

**Jonathan  
Littell**

Lire l'entretien en page 2.



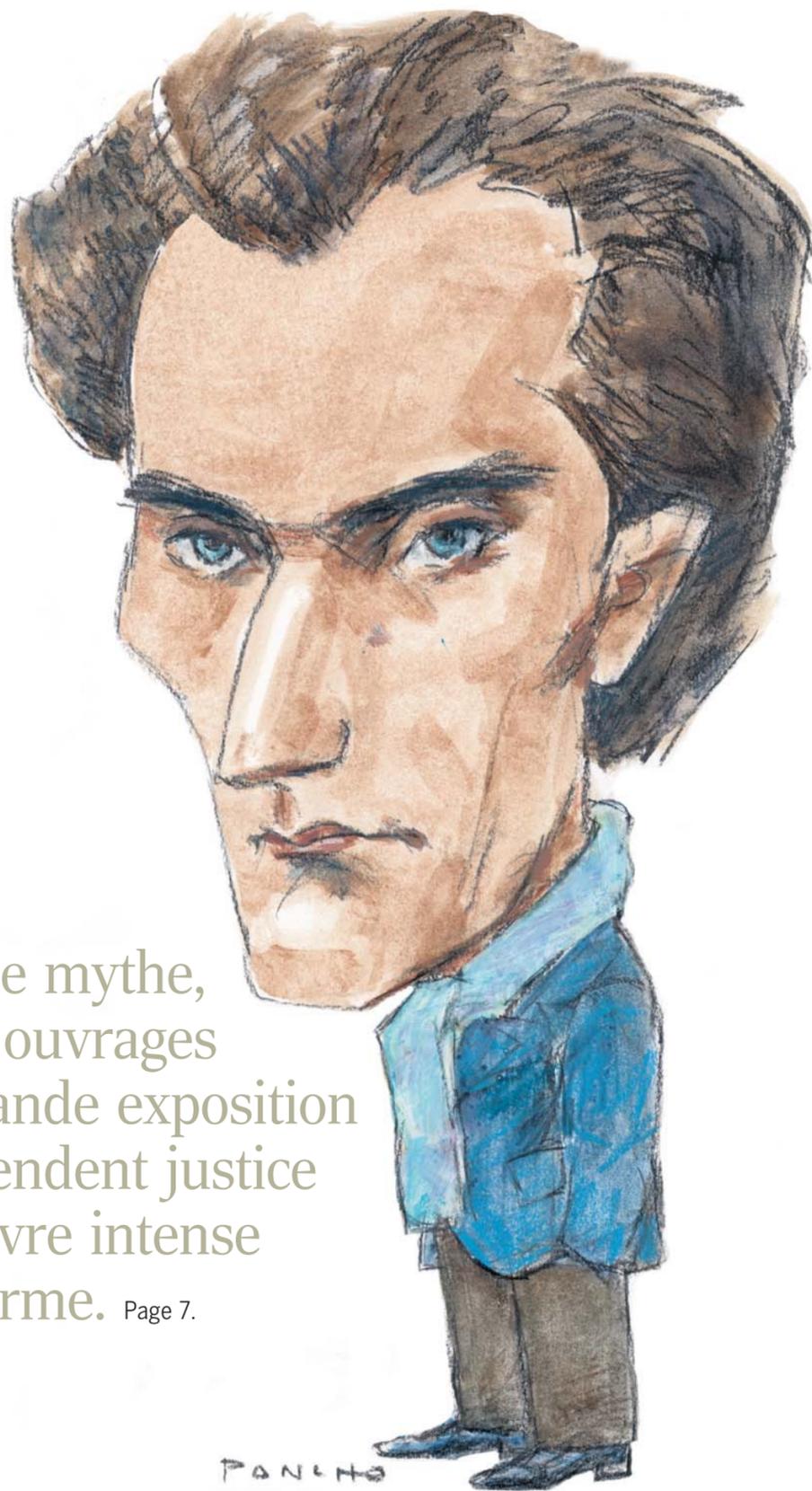
Prix Goncourt 2006, « Les Bienveillantes » a marqué la rentrée littéraire. Dans un entretien exclusif, Jonathan Littell, commentant l'immense succès de son roman, répond aux questions et aux polémiques qu'il suscite.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 17 novembre 2006

## ANTONIN ARTAUD LE FULGURANT



Par-delà le mythe, plusieurs ouvrages et une grande exposition à Paris, rendent justice à une œuvre intense et multiforme. Page 7.

### Erik Orsenna

Rencontre avec l'auteur de « Salut au Grand Sud », un récit de voyage écrit avec Isabelle Autissier. « J'ai envie, jusqu'au bout de mes forces, d'apprendre à lire », dit-il. Page 12.

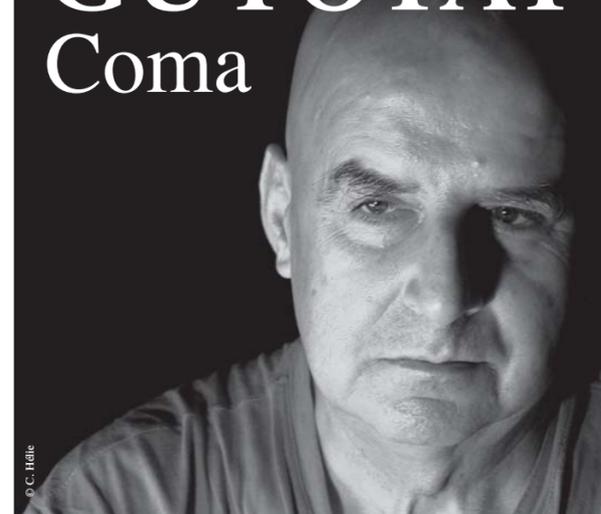
### Anna Maria Ortese

La parution de « Tour d'Italie, récits de voyage » est l'occasion de découvrir l'un des plus grands écrivains italiens, mort il y a huit ans. Littératures. Page 3.

### Etats-Unis

Deux ouvrages, l'un de Frédéric Martel, l'autre, collectif, dirigé par Denis Lacorne, rendent compte de l'originalité et des spécificités du « modèle américain ». Essais. Page 9.

Pierre  
**GUYOTAT**  
Coma



**PRIX DÉCEMBRE  
2006**

Traits et portraits  
MERCURE DE FRANCE

Un entretien exclusif avec Jonathan Littell, l'auteur des « Bienveillantes », prix Goncourt et prix du roman de l'Académie française

# « Il faudra du temps pour expliquer ce succès »

Il y a trois mois encore, Jonathan Littell n'existait pas. Aux yeux du public tout au moins. Le succès fulgurant de son roman, *Les Bienveillantes*, avec en point d'orgue le prix Goncourt, obtenu le 6 novembre, a transformé cet inconnu en personnage public. A ce Jonathan Littell, objet de la curiosité des médias – à qui l'on peut accorder le mérite de n'avoir rien fait pour organiser sa médiatisation, voire même de lui avoir tourné le dos –, on a prêté plusieurs vies et plusieurs identités. Les rumeurs les plus infondées ont circulé. Richard Millet, son éditeur chez Gallimard, aurait écrit *Les Bienveillantes*, à moins que ce ne soit le romancier Robert Littell, père de l'auteur... A Barcelone, où il réside, Jonathan Littell a souhaité, pour « Le Monde des Livres », s'exprimer sur son roman.

## Avec le recul, quelle carrière espériez-vous pour *Les Bienveillantes* ?

Cela s'est déroulé par étapes. Lorsque mon agent, Andrew Nurnberg, m'a dit qu'il aimait mon roman et avait bon espoir de le vendre, j'étais déjà très heureux. Je l'ai été encore plus quand il a été accepté par Gallimard. Toute ma culture littéraire est issue de leur fonds. Sinon, je ne m'attendais pas à grand-chose. J'ai investi cinq ans de travail dans ce livre, à mes frais. Je ne croyais jamais récupérer une somme d'argent équivalant au temps passé sur ce roman. Je pensais en vendre entre 3 000 et 5 000 exemplaires. Gallimard espérait un peu plus, à mon grand scepticisme. Ensuite, tout a explosé, de manière inattendue.

## Comment expliquez-vous ce succès ?

J'en avais discuté avec Pierre Nora, fin septembre, au moment où le livre avait franchi la barre des 150 000. Il a eu cette phrase intéressante : « A ce

## « J'ai été sidéré par la capacité d'invention des journalistes français.

J'ai découvert plein de choses sur moi. J'aurais ainsi survécu à un massacre en Tchétchénie. C'est étonnant. Il suffisait pourtant de taper mon nom sur Google »

niveau-là, ce n'est ni l'éditeur ni l'écrivain qui peuvent comprendre, mais un historien. » Nous avons beaucoup discuté des raisons du succès, sans trouver de réponses. Deux grandes hypothèses se dégagent. La première tient au nazisme et au rapport que les Français entretiennent avec cette période de l'Histoire. La seconde relève davantage de la littérature. Gallimard avait constaté, depuis plusieurs années, une demande pour des gros livres, plus romanesques, très construits. Il faudra en tout cas du temps et du recul pour expliquer ce succès. Voir, par exemple, comment le livre est reçu en Israël, aux Etats-Unis et en Allemagne nous permettra de comprendre ce qui s'est passé en France.

## Vous êtes-vous reconnu dans les différents portraits de vous parus dans la presse ?

Pas du tout ! On a parfois raconté n'importe quoi. J'ai été sidéré par la capacité d'invention des journalistes français. J'ai découvert plein de choses sur moi. J'aurais ainsi survécu à un massacre en Tchétchénie. Etonnant. Il suffisait pourtant de taper mon nom sur Google et lire les articles du *New York Times* qui faisaient état d'un incident – qui n'a rien à voir avec un massacre – que j'avais eu en Tchétchénie. Revu par la presse française, on avait l'impression que je me trouvais sous des cadavres ensanglantés avant de sortir en rampant de la fosse ! Le *fact checking*, le fait de vérifier des informations de base, me semble peu répandu en France. Je parle pourtant de choses simples : j'aurais travaillé en Chine, je serais marié, ma mère serait française, j'habite la Belgique et je parle allemand. Tout cela est inexact.

Je n'ai pas eu envie de me prêter au jeu du portrait car je n'aime pas ça. J'apprécie particulièrement cette phrase de Margaret Atwood : « S'intéresser à un

écrivain parce qu'on aime son livre, c'est comme s'intéresser aux canards parce qu'on aime le foie gras. »

## Vous avez écrit un premier livre, *Bad Voltage*, un roman de science-fiction, inédit en France, qui se déroule dans les catacombes.

### Quel lien tissez-vous entre ce premier texte et *Les Bienveillantes* ?

*Les Bienveillantes* n'est pas vraiment un vrai deuxième roman. Entre-temps, d'autres textes de moi ont fini au placard, comme il se doit. J'ai regretté que *Bad Voltage* soit publié, mais j'étais prisonnier d'un contrat et je n'avais pas l'argent pour le rompre. J'avais 21 ans, c'est une bêtise de jeunesse. Je n'ai jamais voulu cacher ce roman, mais je ne le revendique pas non plus.

Je pense aux *Bienveillantes* depuis l'âge de 20 ans. Richard Millet, mon éditeur chez Gallimard, voulait mettre « premier roman » sur *Les Bienveillantes*, j'ai dit non. Nous avons choisi la formule « première œuvre littéraire » pour la quatrième de couverture.

## Vous êtes représenté par un agent, une pratique encore peu répandue chez les écrivains en France. Pourquoi ce choix ?

Mon père est écrivain professionnel depuis trente-cinq ans. Dans le monde littéraire anglo-saxon, si on veut publier un livre, on cherche d'abord un agent. La question ne s'est donc, pour moi, jamais posée. Cette tradition française d'envoyer d'abord son manuscrit à une maison d'édition m'est étrangère. Je comprends que cela perturbe certains en France, où un équilibre assez délicat fait qu'il s'y publie des livres qui ne le seraient pas ailleurs. Ce système a un coût. En France, pratiquement aucun auteur ne peut gagner sa vie ; toute la chaîne du livre vit du livre, sauf l'écrivain.

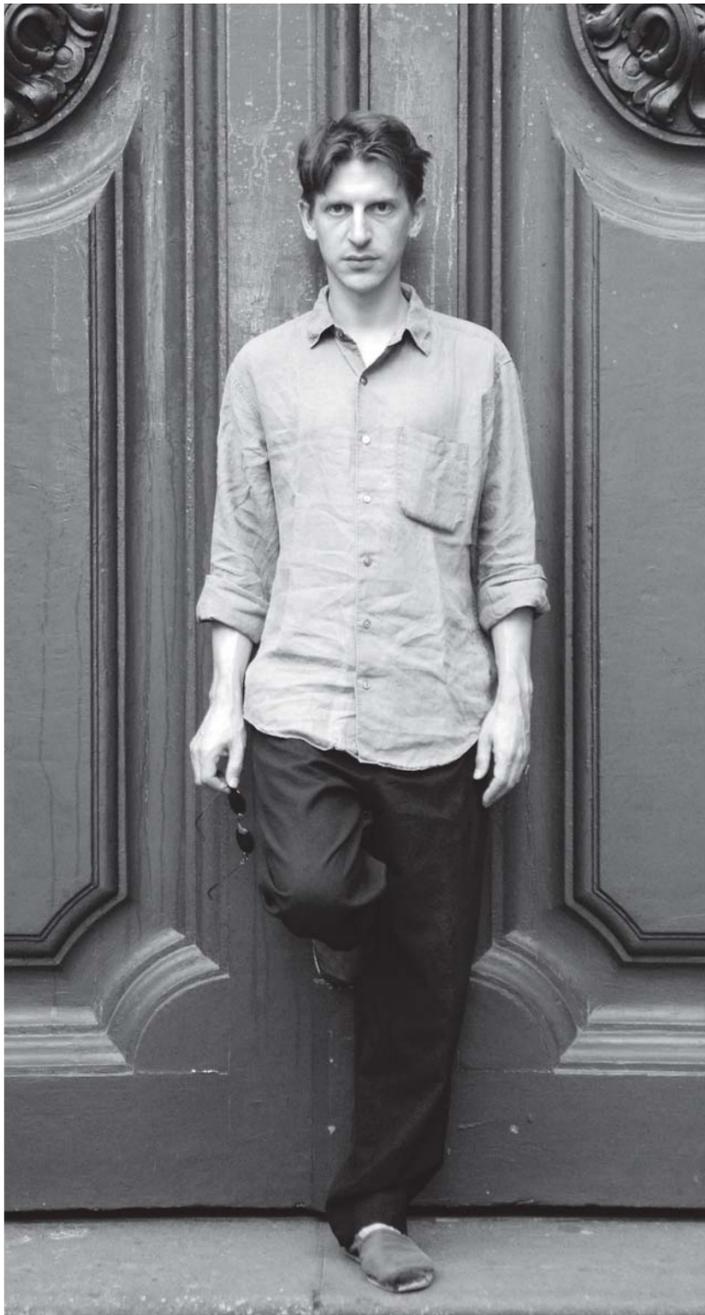
## Les *Bienveillantes* s'est retrouvé, dès sa sortie, couvert de superlatifs et de comparaisons élogieuses. Etiez-vous flatté ou paniqué ?

Ni l'un ni l'autre. Prenons la comparaison de mon roman avec *Guerre et paix*. Les gens qui affirment cela m'ont mal lu, et par ailleurs mal lu Tolstoï. Ce n'est pas du tout le même type de littérature. Dans *Guerre et paix*, déjà, il y a la paix. Dans mon roman, il y a juste la guerre. Il y a un autre niveau de complexité dans le roman de Tolstoï. Un va-et-vient infiniment supérieur entre la vie normale et la guerre.

L'objet des *Bienveillantes* est beaucoup plus étroit. C'est le génocide pendant quatre ans, avec quelques échappées à droite et à gauche. L'ambition n'est pas la même. Plus profondément, il y a cette notion d'espace littéraire élaborée par Maurice Blanchot. Quand on est dedans, on ne sait jamais si on y est vraiment. On peut être sûr de faire de la « littérature », mais, en fait, rester en deçà, tout comme on peut être rongé de doutes, alors que depuis bien longtemps déjà la littérature est là. Le texte d'un malade mental peut se révéler de la littérature, quand le texte d'un grand écrivain ne l'est pas, pour des raisons ambiguës et difficilement explicables. On est de toute façon dans le doute. On ne sait pas. Je pense que Tolstoï ou Vassili Grossman étaient dans le doute. Pour Grossman en tout cas, c'est évident. Son ambition affirmée était de faire aussi bien que Tolstoï, mais il a dû très certainement se dire en terminant son livre qu'il n'arrivait pas au petit doigt de Tolstoï. La notion d'espace littéraire évacue la notion de qualité. Un texte très mal écrit peut se révéler de la grande littérature, quand un autre, pourtant très bien écrit, n'est pas de la grande littérature. Il faut juger chaque livre en fonction de ses objectifs et ses exigences propres, et non par rapport aux autres livres. C'est la raison pour laquelle je n'aime pas les prix littéraires. Ils ont naturellement tendance à mettre les livres les uns contre les autres. Or les livres ne sont jamais les uns contre les autres. J'ai envoyé une lettre à Antoine Gallimard où je lui explique que je ne suis pas contre les autres auteurs. Mon livre est contre lui-même, il travaille contre sa propre exigence, qu'il n'atteindra bien entendu jamais.

## Comment définiriez-vous cette exigence ?

Un livre est une expérience. Un écrivain pose des questions en essayant d'avancer dans le noir. Non pas vers la lumière, mais en allant encore plus loin dans le noir, pour arriver dans un



Barcelone, septembre 2006. BENJAMIN LOYSEAU

noir encore plus noir que le noir de départ. On n'est très certainement pas dans la création d'un objet préconçu. C'est pour cela que je ne peux écrire que d'un coup. L'écriture est un coup de dés. On ne sait jamais ce qui va se passer au moment où l'on écrit. On essaye de poser ses pièces le mieux possible, puis on fait. Au stade de l'écriture, on pense avec les mots, plus avec la tête. Ça vient d'un autre espace. On avance par l'écriture et l'on arrive à un endroit où l'on ne pensait jamais se retrouver. C'est pour cela que je suis tout à fait prêt à accepter les critiques qui disent que je me suis trompé avec ce roman, que j'ai fait des choses fausses, inacceptables. Je ne savais effectivement pas ce que je faisais. Je pensais le savoir avant, mais le résultat final n'a rien à voir avec cela.

## Comment jugez-vous ce résultat final ? Les *Bienveillantes* vous plaît-il ?

Il ne faut pas poser la question ainsi. Il vaut mieux s'interroger sur le concept initial pour avancer. Je peux répondre par la citation de Georges Bataille : « Les bourreaux n'ont pas de parole, ou alors, s'ils parlent, c'est avec la parole de l'Etat. » Les bourreaux parlent, il y en a même qui pissent de la copie. Ils racontent même des choses exactes en termes factuels. La manière dont le camp de Treblinka était organisé, par exemple. Eichmann ne ment pas dans son procès. Il raconte la vérité. Lorsque je parle de parole vraie, je pense à une parole qui peut révéler ses propres abîmes, comme Claude Lanzmann y est parvenu avec les victimes dans *Shoah*.

J'ai découvert la phrase de Bataille après avoir terminé mon livre. Elle est venue m'éclairer rétrospectivement. Au début, je pensais que j'allais trouver dans les textes de bourreaux des choses auxquelles je pourrais m'accrocher. Entre ça et tous les bourreaux que j'ai fréquentés dans ma carrière – en Bosnie lorsque je travaillais du côté serbe, en Tchétchénie avec les militaires russes,

en Afghanistan avec les talibans, en Afrique avec des Rwandais ou des Congolais –, je pensais avoir de quoi faire. Mais, plus j'avancé dans la lecture des textes de bourreaux, plus je réalisais qu'il n'y avait rien. Je n'allais jamais pouvoir avancer en restant sur le registre de la recreation fictionnelle classique avec l'auteur omniscient, à la Tolstoï, qui arbitre entre le bien et le mal. Le seul moyen était de se mettre dans la peau du bourreau. Or, j'avais l'expérience du bourreau. Je les avais côtoyés. Je suis parti de ce que je connaissais, c'est-à-dire moi, avec ma façon de penser et de voir le monde, en me disant que j'allais me glisser dans la peau d'un nazi.

## « Dans le monde littéraire anglo-saxon, si on veut publier un livre, on cherche d'abord un agent. La question ne s'est donc, pour moi, jamais posée.

## Cette tradition française d'envoyer d'abord son manuscrit à une maison d'édition m'est étrangère »

## Mais il s'agit d'un nazi hors norme, peu réaliste et pas forcément crédible.

Je suis d'accord. Mais un nazi sociologiquement crédible n'aurait jamais pu s'exprimer comme mon narrateur. Ce dernier n'aurait jamais été en mesure d'apporter cet éclairage sur les hommes qui l'entourent. Ceux qui ont existé comme Eichmann ou Himmler, et ceux que j'ai inventés. Max Aue est un rayon X qui balaye, un scanner. Il n'est effectivement pas un personnage vraisemblable. Je ne recherchais pas la vraisemblance, mais la vérité. Il n'y a pas de roman possible si l'on campe sur le seul registre de la vraisemblance. La vérité romanesque est d'un autre ordre que la vérité historique ou sociologique.

La question du bourreau est la grande question soulevée par les historiens de la Shoah depuis quinze ans. La seule question qui reste est la motivation des bourreaux. Il me semble après avoir lu

les travaux des grands chercheurs qu'ils arrivent à un mur. C'est très visible chez Christopher Browning. Il arrive à une liste de motivations potentielles sans pouvoir arbitrer entre elles. Certains mettent davantage l'accent sur l'antisémitisme, d'autres sur l'idéologie. Mais au fond, on ne sait pas. La raison est simple. L'historien travaille avec des documents, et donc avec des paroles de bourreaux qui sont une aporie. A partir de là, comment construire un discours ?

## Quels sont les critiques d'historiens qui vous ont le plus marqué et donc le plus stimulé ?

Certains ont soulevé des questions intéressantes sur des erreurs d'interprétation. Un historien a fait remarquer que j'avais mal interprété le rapport entre le SD (le service de sécurité de la SS) et la Gestapo en présentant les hommes du SD comme plus idéalistes que les brutes policières de la Gestapo. Il se peut ici, comme ailleurs, que je me sois planté. C'est un roman. Lorsque Vassili Grossman présente Eichmann dans un passage de *Vie et destin*, sa description est complètement fautive. Cela n'enlève pourtant rien à *Vie et destin*. Grossman voyait Eichmann en surhomme démesuré, qui trône au-dessus de tout. Cette vision résulte des matériaux auxquels il avait alors accès. C'est inexact, et alors ?

Lorsque Claude Lanzmann estime que mon bourreau n'est pas crédible, qu'il est malsain, il a raison. Sauf qu'il n'y aurait jamais eu de livre si j'avais choisi un « Eichmann » comme narrateur. La crainte de Lanzmann est que les gens ne connaîtront plus la Shoah que par mon livre. Le contraire est évident. Les ventes des œuvres de Raul Hilberg et de Claude Lanzmann ont d'ailleurs augmenté depuis la sortie de mon livre. Lanzmann et moi arrivons, à partir d'une même question, à deux conclusions qui sont irréductibles l'une à l'autre. Elles sont toutes deux vraies. Notre discussion n'est pas finie.

## Y aura-t-il une adaptation cinématographique des *Bienveillantes* ?

Non. Ces droits ne sont pas à vendre. Je ne pense pas qu'il soit possible d'adapter ce livre au cinéma.

## Qui va se charger de la traduction en langue anglaise de votre roman ?

Nous cherchons un traducteur avec lequel je collaborerai. Je voudrais que l'anglais ne soit pas qu'une traduction. Il y a un ton à trouver que le traducteur trouvera peut-être immédiatement.

## Cette question de la langue a fait aussi débat à propos de votre roman, auquel on a reproché quelques anglicismes. Ne croyez-vous pas qu'il se cache derrière ces reproches une conception réactionnaire de la langue française, qui voudrait que celle-ci reste figée quand elle est par nature en mouvement perpétuel.

Il y a des anglicismes dans mon roman ! Et comment ! Je suis un locuteur de deux langues et, forcément, les langues se contaminent entre elles. Il y a

# Ortese, l'utopie sans espoir

Peu connue en France, Anna Maria Ortese est une figure majeure de la littérature italienne contemporaine. La publication de son « Tour d'Italie » est une occasion de la découvrir

Anna Maria Ortese est morte il y a huit ans, peu avant la fin du XX<sup>e</sup> siècle. La plupart de ses livres sont traduits et disponibles en français : cela fait une vingtaine de titres, édités par Gallimard, Actes Sud, Joëlle Losfeld. Un lecteur curieux peut se former, désormais, une idée juste de cette œuvre et constater qu'elle se divise en textes autobiographiques, en romans fantastiques ou, si l'on peut dire, onirico-politiques – genre qu'elle a inventé sans lui donner de nom –, en poèmes et en chroniques de voyage. *Tour d'Italie* appartient, bien entendu, à cette quatrième catégorie. Ce lecteur curieux, s'il a lu les contemporains italiens d'Anna Maria Ortese (née à Rome en 1914), ne tardera probablement pas à conclure qu'elle pourrait être la plus grande de tous. La plus grande si l'on mesure la grandeur à la liberté acquise,

## TOUR D'ITALIE, RÉCITS DE VOYAGE (La Lente scura)

Traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli et Claude Schmitt, Actes Sud, « Un endroit où aller », 400 p., 25 €.

à la capacité d'humanité, à l'acuité et à l'honnêteté de l'intelligence. Mais peut-être pas à l'ambition ni à l'assurance. Anna Maria Ortese doutait d'elle-même, doutait de l'Italie, doutait de l'humanité. Ses derniers livres semblaient rompre avec le réel. Un iguane, un chardonneret, un puma, des hallucinations nocturnes et parfois diurnes, venaient troubler la narration, qui pourtant était ancrée dans un paysage réaliste, dans un décor politique aux repères solides, identifiables, dans un système psychologique plutôt rationnel. Elle décrivait un monde international sur lequel elle posait un regard politique, mais « littérairement politique », c'est-à-dire, comme le disait Pasolini, « avec les armes de la poésie ». On ne comprenait pas totalement ces derniers romans d'Ortese si l'on ne savait pas qu'elle avait été une journaliste sociale très singulière, qu'elle s'était engagée dans l'observation de l'Italie entre le milieu des années 1930 et le

milieu des années 1960, qu'elle avait beaucoup voyagé, et que de ses voyages elle était revenue avec des récits à la fois objectifs et intérieurs.

Elle avait obtenu le prix Viareggio en 1953 pour un recueil qui établit sa renommée en Italie : *La mer ne baigne pas Naples* (traduit seulement quarante ans plus tard chez Gallimard). Dans ce livre étaient réunis deux brèves fictions et des articles qui appartiennent à la même catégorie et qui ont le même style que ceux de ce *Tour d'Italie*.

### Constant ajustement

Le but premier est de déterminer les règles du langage et d'ajuster l'objectif (comme un directeur de la photographie déciderait du grain, de la lumière, de la focale, du cadrage et en changerait pour chaque scène d'un film). C'est à ce constant ajustement que l'on assiste dans le voyage d'Anna Maria Ortese, qui n'use pas de la même grammaire stylistique pour parler de Milan, Palerme, Venise, Naples, Gênes, Florence ou Rome. Même si l'Italie tout entière fait l'objet de généralités et si l'auteur peut définir, de manière globale, son projet, chaque ville a son ton.

Anna Maria Ortese a une tristesse naturelle, ce qu'elle appelle ici joliment



Anna Maria Ortese. PAOLA AGOSTI / OPALE

« la lentille sombre ». Mais cette mélancolie est aussitôt amendée par une combativité qui lui interdira, malgré une progressive sauvagerie (car on ne peut jamais parler dans son cas de réelle misanthropie), le défaitisme. « C'est à cette perception je dois dire qu'est peut-être due ma propension au peu – ou au néant – et mon respect pour l'Utopie – toujours haute et

présente comme une lumière blanche entre les nuages bas, dans la vie sans espoir ». Au cours de ses voyages, elle n'est pas avare de confidences sur ses angoisses. Mais il ne s'agit jamais d'inquiétudes circonstancielles. Plutôt de « peur quasi métaphysique » : « Comme si je n'étais plus sur cette terre, mais dans un lieu où régnaient d'autres dimensions. »

Les quelques personnes qu'elle rencontre et dont elle fait le portrait ont des traits communs avec elle. Il s'agit souvent d'idéalistes, socialistes ou chrétiens, qui portent sur l'humanité un regard compassionnel, mais aussi violent, désespéré et plein de vitalité. Tout devrait les inciter à baisser les bras, mais ils ne le font pas. Ainsi ce prêtre : « Me mettre au service du monde. J'ai dit "du monde", pas de Dieu qui Lui, là où Il se trouvait, n'avait sûrement pas besoin de moi. Le monde, malheureusement, avait aussi besoin des chiens, des crapauds, des ordures. Il était triste, avec une faim énorme, un estomac comme un gouffre, il n'était que désordre et mélancolie, derrière l'apparence du blé, du soleil, de la santé, des villes bien tenues, avec les carrosses, les princes et la police. »

C'est Naples et la Sicile qui inspirent à Ortese les plus belles pages. Qu'elle fasse de la première « une femme qui se tient renversée sur le sable, son grand corps frôlant l'eau, les bras indolemment croisés derrière la nuque, et fixe le ciel, avec des yeux qui semblent vides » ou qu'elle décrive le paysage sicilien « comme le temple de l'Europe » dont elle voudrait fouler le sol pieds nus, « comme les Arabes lorsqu'ils franchissent une mosquée », elle sait placer sa voix, trouver la note juste, qui fait qu'on lit sa prose comme un poème, raffiné, savant, obstiné, naturel. ■

R. DE C.

RENÉ DE CECCATTY

## Les variations de Mathieu Riboulet

### DEUX LARMES DANS UN PEU D'EAU

de Mathieu Riboulet.

Gallimard, « L'un et l'autre », 120 p., 14,50 €.

En confrontant quelques épisodes de sa propre vie à l'œuvre d'Anna Maria Ortese, Mathieu Riboulet poursuit un dialogue intérieur, ébauché dans *Le Regard de la source* (Maurice Nadeau, 2003). Si une même quête spirituelle réunit les deux écrivains, il serait abusif de présenter *Deux larmes dans un peu d'eau* comme un hommage à l'auteur de *La Douleur du chardonneret*. L'auteur ne propose ni un portrait en miroir ni un autoportrait en référence

aux textes de la romancière, mais plutôt une méditation sur soi, sur la littérature, les liens familiaux, dans la continuité de son avant-dernier récit (*Les Ames inachevées*, Gallimard, 2004).

Les allusions cryptées à la première nouvelle, « La maison du bois », du recueil *De veille et de sommeil* (Gallimard, 1990), ne suffisent pas toujours à établir un lien patent entre les deux écrivains. Mais ce que Riboulet retient de sa marraine italienne est sa conception même de la narration et son rapport à la réalité. Anna Maria Ortese écrivait : « Il est des moments dans la vie de l'imagination – autant dire celle de chacun –, dans lesquels tout ce que vous avez pu penser durant votre vie, jusqu'au dernier instant, ne compte plus, ou en tout cas, cesse de pas-

ser et devient le réel, uniquement ; mais en ce même instant, le réel présente je ne sais quelle dimension... tout ce que l'on ne pense jamais du Réel... – un réel fort différent du réel et cependant constitué par la totalité des signes les plus humbles de ce monde... mais je n'entends point, ni ne saurais, peut-être, en dire davantage. »

C'est comme à des variations musicales à partir de ce thème que Mathieu Riboulet a procédé, entremêlant des réflexions, des souvenirs, le deuil des parents et la naissance « artificielle » de jumelles (deux amies lui demandant de leur faire un bébé), suivie de la mort de l'un des nourrissons. Étrange pari et incertaine issue, tant dans la vie que dans le livre. ■

## Marcel Schneider, entre humour et mélancolie

Est-ce un livre testamentaire, un codicille aux cinq volumes de *Mémoires* réunis sous le titre *L'Éternité fragile* (1), publiés entre 1989 et 2001 par cet homme né en 1913 ? A lire ce texte alerte, énergique, cette promenade du souvenir où l'on retrouve, intacts, l'humour et la férocité de Marcel Schneider, on peut en douter. Certes, la mélancolie est présente, mais elle tient moins à l'idée d'une fin prochaine qu'à la blessure fondatrice, la mort de la mère, quand le jeune Marcel n'avait pas encore 9 ans.

Dès les premières pages, un autoportrait lucide : « Je suis trop émotif, trop imaginaire et surtout trop vulnérable pour faire figure ici-bas. Aussi n'ai-je pas fait carrière ni dans l'université ni en littérature, je reste un amateur, un amoureux de l'art et de la beauté. (...) La mondanité m'a servi d'écran protecteur. Pour certains, je suis quelqu'un qui dîne en ville et qu'on voit à l'Opéra. Cela me sert de dissidence privée. »

C'est à cette balade en dissidence que Schneider convie son lecteur, en dix-neuf chapitres nerveux de « ce qu'on nommait jadis des mélanges ou œuvres mêlées, livre qui tient de l'autobiographie et de l'essai et que j'ai appelé Moi qui suis né trop tard ». Ainsi le suit-on dans une brillante évocation admirative de Racine, dans son amour du fantastique, dans son bonheur de lire *Alice au pays des merveilles* et sa « leçon de logique ».

Marcel Schneider n'est pas né trop tard pour les belles rencontres. En 1947, à Royaumont, il croise Malaparte. Il aime son audace, son panache. Malaparte venait

en France pour monter une pièce de théâtre sur *La Recherche*, à une époque où « personne ne misait sur Proust. Guide continuait à passer pour le contemporain capital, on jouait Les Caves du Vatican à la Comédie-Française et Michèle Morgan prêtait ses beaux yeux à l'héroïne de La Symphonie pastorale ».

Ayant peu de goût pour les femmes, il les voudrait à l'image de sa grand-mère – qui l'a élevé –, cultivant « la décence et la pudeur ». Aucune de ses amies n'a « mis en pratique ces vertus », ce qui ne l'a pas empêché de les aimer. Tout particulièrement Marie-Laure de Noailles. Il en fait ici un beau portrait, rappelant

### PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

l'influence qu'a exercée sur elle la comtesse Adhéaume de Cheygné, née Laure de Sade, sa grand-mère, modèle de l'Orlane de Guermantes de Marcel Proust.

Pour François Mauriac, Marcel Schneider vivait « sur une étoile » et se plaçait « dans la lignée de Nerval ». Cette filiation « m'honore et me flatte », commente Schneider, mais « ne traduit pas la vérité de mon être. Nerval possédait un génie qui ne m'habite pas ». C'est aussi pour cette manière de tout remettre à sa juste place qu'on aime cet homme, habité par deux absolus, Dieu – « Dieu provoque l'extase, la syncope, et quand on revient à soi, tout a changé, on voit avec d'autres yeux » –, et la

musique, qui « peut encore sauver en nous ce qui subsiste de libre, d'intact, de précieux ».

Il n'a jamais apprécié les qualités viriles que vantait son ami Paul Morand. Il les a en horreur. Il déteste le sport, la vitesse et tout ce qu'on peut placer sous le signe « compétition ». « On comprend qu'avec de telles dispositions, je n'assiste jamais à un match de football ou de tennis. Autant me condamner aux galères. »

Une autre compétition lui a toujours été indifférente, la politique.

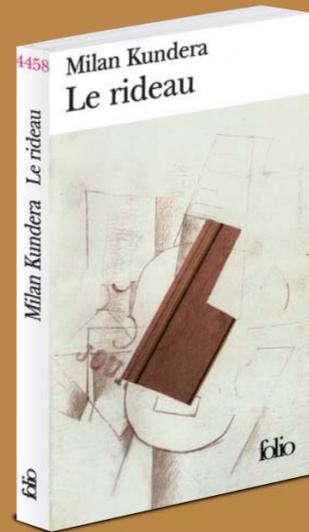
Il est plutôt de droite, mais la droite ne l'aime pas – trop imprévisible et trop peu combatif. La gauche ne l'aime pas non plus. Ici, il parle avec détachement de mai 1968. Rien de très neuf, « il y eut déjà des échauffourées en l'an 1200 » au Quartier latin. Il attribue néanmoins à Mai 1968 l'avènement d'une société « où triomphera le populisme ». Si l'on ne peut que le suivre sur le constat de triomphe du populisme, on peut penser, au contraire de lui, que Mai 1968 fut un ultime soubresaut contre cette dévastation.

Et finalement, Marcel Schneider, dans sa perpétuelle aversion pour ce que Flaubert nommait « la hideuse réalité », est peut-être, dans toute son œuvre, et dans ce livre encore, assez fidèle à l'un des beaux slogans de Mai 1968 : « Soyez réalistes, demandez l'impossible. » ■

MOI QUI SUIS NÉ TROP TARD de Marcel Schneider. Grasset, 300 p., 17,90 €.

(1) Grasset, 1989, 1991, 1992, 1993, 2001, tous repris au Livre de poche.

## Milan Kundera Le rideau



"La nécessité de certains livres s'impose sans que personne arrive à les écrire pendant très longtemps. *Le Rideau* est l'un d'eux."

Juan Goytisolo, romancier, *El País*

folio  
vous lirez loin

## Vincent O'Sullivan ou l'art d'unir les traditions

**LES LUMIÈRES DU BOUT DU MONDE**  
(Believers to the Bright Coast)  
de Vincent O'Sullivan.

Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)  
par Francis Kerline,  
éd. Joëlle Losfeld, 314 p., 22,50 €.

C'est une chance pour les lecteurs français que Vincent O'Sullivan ait été traduit pour les Belles étrangères. Ce qui est étonnant chez cet auteur, ce n'est pas seulement qu'il ait goûté à plusieurs genres, mais qu'il excelle dans tous. La poésie, son premier amour, continue de lui valoir les prix littéraires néo-zélandais les plus prestigieux. Parmi ses pièces de théâtre, *Shuriken* (1983) est devenue un classique. Spécialiste de la Correspondance de Katherine Mansfield, O'Sullivan est également maître dans l'art de la nouvelle. Sans compter celui du roman, dont *Les Lumières du bout du monde* est le meilleur à cette date.

### Longue recherche

Marie-Claire, une nonne française gravement malade, et Kate Cooper, une tenancière de bordel ayant quitté l'Angleterre après que son amant y eut été jugé pour meurtre, partent en excursion pour l'île du Nord, dans une voiture conduite par Spicer, jeune mal dégrossi et peu loquace. En cours de route, ils sont détournés par un mystérieux gangster en fuite. Ces ingrédients pourraient laisser présager une recette indigeste, mais le livre d'O'Sullivan, qui se passe dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, est l'un des plus raffinés des romans néo-zélandais. Non seulement parce que l'auteur maîtrise parfaitement l'art du récit, mais aussi à cause de la profonde sympathie morale qu'il montre pour ses personnages, des individus qui luttent pour être eux-mêmes

dans une société circonscrite par ses mœurs et ses codes.

Vincent O'Sullivan est sans doute le plus européen des auteurs néo-zélandais – en particulier dans sa poésie, où l'on perçoit entre les lignes Valéry, Rilke, Trakl et Wittgenstein. Il est aussi le plus apte à sentir l'originalité de la culture populaire néo-zélandaise. Sa carrière littéraire ressemble à une longue recherche pour mêler la richesse de ces deux éléments, depuis le ton essentiellement satirique de ses poèmes, jusqu'aux échos brechtiens de ses pièces et à la description d'une Nouvelle-Zélande très sophistiquée. Le coup de patte des meilleurs écrivains néo-zélandais est dans cette union de traditions différentes, mais peu le font avec autant de passion et d'humour que Vincent O'Sullivan. ■

ANDREW JOHNSTON

Journaliste, écrivain et poète néo-zélandais, Andrew Johnston a remporté en 1994 le New Zealand Book Award for Poetry ainsi que le Jessie Mackay Best First Book Award. Parmi les publications liées aux Belles étrangères, signalons *Rescapée* de Fiona Kidman, l'histoire de l'enlèvement par les Maoris d'une immigrante britannique au XIX<sup>e</sup> siècle (traduit par Stéphane Camille, éd. Sabine Wespieser, 508 p., 25 €) ; *Les Hommes fanés*, d'Owen Marshall (traduit par Céline Leroy, Rivages, 320 p., 21,50 €) ; *Le Baiser de la mangue*, d'Albert Wendt, originaire des Samoa, (traduit par Jean-Pierre Durix, éd. Au Vent des îles, 812 p., 39 €). Également Samoane d'origine, Sia Figiel voit réédité en collection « Babel » *La Petite fille dans le cercle de la lune* (traduit par Céline Schwaller, Actes Sud, 208 p., 7,50 €). Enfin, la revue *Europe* consacre un vaste panorama à la littérature néo-zélandaise avec des textes de Janet Frame (nov.-déc. 384 p., 20 €), de même que la revue *Brèves* (n° 79, 144 p., 12 €).

RENCONTRE Le dernier tome de la trilogie de Chad Taylor, maître des atmosphères

## Un orfèvre du trouble

Ainsi le veut la légende : juste après avoir créé le monde, Dieu décida de se ménager un petit paradis à usage personnel. Une terre qui rassemblerait toutes les merveilles de la nature – fjords, geysers, forêts primitives, cimes immaculées... Il posa deux îles (celle du nord et celle du sud) au milieu de l'océan, tout en bas du globe terrestre, comme une ornementation parachevant son œuvre : la Nouvelle-Zélande était née.

Il fallait une certaine audace pour choisir ce pays comme invité d'honneur des Belles étrangères (1). Hormis quelques stéréotypes tenaces – moutons, kiwis, All Blacks... –, que savons-nous de cette terre du bout du monde, le dernier des grands territoires peuplés par l'homme ? Et que connaissons-nous de sa littérature – en dehors, certes, de la géniale Katherine Mansfield (1888-1923), qui quitta son île pour l'Europe à 19 ans, mais dont on visite encore la maison natale, à Wellington, une demeure de bois, typiquement victorienne dans un lieu « étouffant » qu'elle qualifiait d'« épouvantable trou ».

### Echevelé et chaleureux

Quatre-vingts ans plus tard, la Nouvelle-Zélande n'a plus rien d'un trou. En matière littéraire, elle est plutôt un creuset où bouillonnent les courants d'inspiration les plus vifs. Si le pays se place dans les premiers rangs mondiaux pour la lecture – avec l'Islande, curieusement, comme si les pôles et les livres étaient faits pour s'entendre –, il bat aussi les records du nombre d'écrivains par habitant. Sans parler de la diversité de la production.

Considérez celle du jeune Chad Taylor, par exemple. On l'a comparé à un Raymond Carver ou à un Paul Auster.

Il est surtout lui-même, longue silhouette échevelée et chaleureuse, qui vous donne rendez-vous dans un faubourg glauque du sud d'Auckland. C'est là qu'il est né, en 1964 et c'est là qu'il a grandi, dans « ce cadre urbain, grouillant, souterrain, fascinant », avant d'entrer aux Beaux-Arts. Cette formation plastique explique le caractère incroyablement visuel de sa prose : longs travellings sur « sa » ville la nuit, plans fixes sur l'eau « grise et blanche » qui l'entoure, « lumière tavelée »...

« Dans Salle d'embarquement, le personnage central, Mark, un cambrioleur, est incapable de verbaliser, note Chad Taylor. C'est ce qui m'a fasciné. Le non-verbal est capital, les gestes de Mark parlent pour lui ». Inutile de dire que cette prose est pain bénit pour les cinéastes. Dès son deuxième roman, Taylor est adapté au cinéma par Scott Reynolds. Aujourd'hui, il travaille au script d'*Electric*, le deuxième volet, après *Shirker* (2), d'une trilogie que vient justement clore cette *Salle d'embarquement*.

C'est en dévalisant un énième appartement d'Auckland que Mark va faire une découverte qui le replonge dans son passé. Une photo inattendue, une catastrophe aérienne, une disparition inexplicable : tout cela pourrait paraître classique si, comme toujours chez Chad Taylor, l'enquête policière ne se doublait subtilement d'une quête de soi-même. C'est la façon qu'a ce play-boy

d'Auckland de subvertir le polar classique. Le mystère est aussi celui de l'introspection – ici celle de Mark, mais aussi celle du vieil inspecteur Bishop qui a sombré dans l'alcoolisme. Et tout ça, mine de rien, car ce minimaliste intransigeant vous embarque à toute allure dans les zones troubles qu'il affectionne. « Ce qui m'intéresse, c'est la structure brute, les phrases qui crépitent comme des mitraillettes. Je crée un environnement que je gratte ensuite jusqu'à l'os. C'est une délice de couper dans une page : c'est comme si vous traversiez à grandes enjambées un décor dont vous ne gardez que des flashes, les images subconscientes et floutées de ce que vous percevez sur le trajet. »



**SALLE D'EMBARQUEMENT**  
(Departure Lounge)  
de Chad Taylor.

Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)  
par Isabelle Chapman,  
éd. Christian Bourgois,  
252 p., 24 €.

Concision, art du trouble, sens de l'étrange : Chad Taylor est sûrment ce que l'on fait de mieux en matière de roman noir néo-zélandais. Il a compris qu'il n'y a pas d'écrivain cosmopolite et que c'est en creusant au plus profond en direction de ses racines que l'on parvient à être universel.

Bien que solidement amarrés dans la baie d'Auckland, ses romans et ses films ont déjà conquis les lecteurs allemands, italiens, anglais... Les Français ne devraient pas tarder à être séduits à leur tour. ■

FLORENCE NOUVILLE

(1) Lire les détails de la manifestation page 11.

(2) Ed. Christian Bourgois, 2002 et 2004.

## Ecrire au « Pays du long nuage blanc »

Titirangi, banlieue d'Auckland. Le Salon du livre « Going West » commence par un Powhiri, cérémonie spirituelle maorie au cours de laquelle « les âmes des ancêtres viennent saluer les vivants ». Les femmes chantent de longues mélodies ; un homme joue d'une flûte dans laquelle on souffle avec le nez. Dans l'assistance, beaucoup de Maoris – descendants lointains de ces navigateurs polynésiens qui peuplèrent successivement l'archipel hawaïen, l'île de Pâques et la Nouvelle-Zélande –, mais pas moins de *Pakehas* ou Néo-Zélandais d'origine européenne.

C'est que les relations entre les deux communautés se sont radicalement transformées en une trentaine d'années. L'époque est révolue où les Maoris (environ 10 % de la population) restaient confinés dans les campagnes. Le maori est aujourd'hui langue officielle, les mariages mixtes sont légion et les Maoris ont fait leur entrée, timide mais prometteuse, dans les affaires, les professions libérales ou les arts (Kiri Te Kanawa).

La littérature est le témoin éclatant de ce que l'on appelle la « Maori Renaissance ». Des écrivains comme Witi Ihimaera ou Patricia Grace, qui ont acquis une renommée internationale, en sont l'illustration. En 1973 et 1975, paraissaient le premier roman, *Tangi*, d'Ihimaera et *Waiariki*, le premier recueil de nouvelles de Patricia Grace. Tous deux exprimaient pour la première fois en anglais le point de vue maori dans une œuvre littéraire. Depuis, Patricia Grace a remporté le prestigieux Montana Book Award pour son roman *Tu*. Sa fiction reflète certes les effets de la modernisation sur sa culture d'origine, mais elle exalte aussi la poésie de ses croyan-

ces et de ses mythes (1). Ainsi, pour les Maoris, l'homme et la terre ne font qu'un. Et quand, dans le silence de la nuit primitive, le Ciel (Rangi) et la Terre (Papa) mirent au monde sept dieux, Tane, l'aîné, les sépara, laissant passer entre eux le vent et les nuages. Ainsi naquit Aotearoa, l'autre nom de la Nouvelle-Zélande, qui signifie en maori « le Pays du long nuage blanc ».

### Nouvelle identité

Aujourd'hui, les écrivains maoris sont plus productifs que jamais. Au point d'alimenter des maisons d'édition (comme Huia) ou des catalogues (Reed) spécifiquement maoris. Avec des ouvrages qui, disent les éditeurs, intéressent autant Maoris que Pakehas. Peut-être parce que les auteurs, parfois héritiers des deux traditions, comme James George ou Alan Duff (2), tous deux présents aux Belles étrangères, reflètent bien les complexités de la nouvelle identité kiwi. « Notre littérature passe par un nouveau regard sur le monde, explique James George. Un réalisme magique où univers physique et imaginaire s'interpénètrent, où le passé vit dans le présent, où la langue, parsemée d'expressions maories, devient un « Cross language », comme l'« African american » ou l'« African Caribbean ». Cette langue est aussi un outil d'émancipation pour encourager les gens et leur dire : « Ce n'est pas parce que vous avez la peau brune et que votre anglais n'est pas académique que vos peurs, vos attentes, vos histoires millénaires sont moins intéressantes. Alors, allez-y, lancez-vous ! » ■

FL. N.

(1) Signalons son dernier recueil de nouvelles *Small Holes in the Silence* (Penguin, octobre 2006).

(2) Les Ames brisées reparait en « Babel » n° 778.



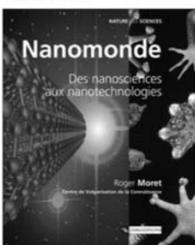
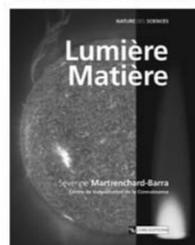
Collection Carré des sciences



Collection Abécédaires de la science



Collection Nature des sciences



# Chercher... comprendre... transmettre...

20 ans au service de la recherche

Avec ces séries illustrées,  
de grande rigueur scientifique,  
CNRS ÉDITIONS ouvre l'essentiel  
des dernières avancées de la recherche  
à tous les publics  
et toutes les générations.

Vous voulez en savoir plus ?  
[www.cnrseditions.fr](http://www.cnrseditions.fr)

CNRS ÉDITIONS - 15, rue Malebranche - 75005 PARIS - FRANCE  
Tél. : 01 53 10 27 00 - Fax : 01 53 10 27 27 - Courriel : [cnrseditions@cnrseditions.fr](mailto:cnrseditions@cnrseditions.fr)

LA LIBRAIRIE de CNRS ÉDITIONS - 151 bis, rue Saint-Jacques - 75005 PARIS - FRANCE  
Tél. : 01 53 10 05 05 - Fax : 01 53 10 05 07 - Courriel : [lib.cnrseditions@wanadoo.fr](mailto:lib.cnrseditions@wanadoo.fr)

**CNRS ÉDITIONS**

La référence du savoir

« Les Vignes de Berlin », de Daniel Rondeau, émouvant récit sur les traces d'une jeunesse

## Au pays de l'enfance

Cette émouvante autobiographie, qui porte le nom d'un coteau de Champagne appelé « Berlin », nous parle de ces vignes auxquelles Daniel Rondeau est resté tant attaché ! Racontant son enfance et sa jeunesse, souvent solitaires, parfois malheureuses, l'écrivain cherche les traces de ce qui n'est plus, les traces « qui le font rêver ». Enfant, nous dit-il, « coureur de prés et de bois », il avait eu, dès ses premières années, « envie de prendre à poignées le ciel et les paysages » : ce qu'il fait, tout au long de ce beau livre.

Voici d'abord son père, « un homme aux cheveux rouges », instituteur à 20 ans, qui chaque jour préparait sa classe comme s'il rédigeait une leçon inaugurale au Collège de France ; son père, qui fut trois ans prisonnier des Allemands dans un Stalag, puis rendu à la liberté, de nouveau « instit » au Mesnil-sur-Oger puis à Châlons-sur-Marne. Dévot de l'école laïque – qui nous rappelle cette « République des instituteurs » dont nous ont si bien parlé Jacques et Mona Ozouf –, l'homme aux cheveux rouges porte un vieux chapelet au fond de sa poche et accompagne sa femme à l'église pour prier très discrètement.

Voici le petit Daniel dormant ou faisant semblant sous son édreon rouge (cette couleur semble peu à peu s'imposer...) à Congy, où son grand-père

maternel ne cessait de préparer son vin, ce grand-père qui ne sortait jamais de son canton, où il fut arrêté à la Libération, puis relâché après non-lieu. Ce grand-père, « petit vigneron pauvre, satisfait de son peu d'aisance », aimait son vin et son jardin, il parlait fort, et sans doute avait-il tenu des propos trop volontiers antianglais. Finie la guerre, ceux qui seront les parents de Daniel, tous deux instituteurs, se rencontrent. Ils se marient en mars 1945 : une petite noce de campagne, avec un phonographe, s'achève au Café du Soleil à Vauchamps. Mais du côté du père on ne buvait hélas que de l'eau.

### « L'Orient vit en moi »

Naîtra Daniel. Vite il sera amoureux des vignes, puis des bandes dessinées, puis des livres que lui passe son père, de Balzac, d'Hugo, et bientôt de Giono, d'Aragon, de Camus. Au lycée, il méritera de très bonnes notes. A l'église de Congy, où régnait un merveilleux prêtre ami de la famille, le vin de la vigne est posé sur la Sainte Table, et les Evangiles, nous dit Rondeau, « racontent des histoires de vigneron, de clôtures, de caves et de vin qui vient à manquer ». Daniel rêve du lac de Tibériade, de la Judée, de la Palestine. Viendront Tanger, Alexandrie, Istanbul... « L'Orient vit en moi... » « Et si Dieu m'appelait ? »

A Congy, Daniel tombe d'une échelle. Un an il vivra sur une planche, puis une ambulance le portera à Paris. En quelques années, il va découvrir et aimer les femmes, et aussi s'intéresser



Vignes en Champagne, 1998. GÉRARD RONDEAU

aux tâches ingrates, épuisantes, celles qu'il a connues, dès l'enfance, dans la société des vigneronnes. Sa première année de droit, il ira la faire à Nancy. « Je deviens un étudiant moyen singulièrement dénué de talent », écoutant « le cours de finances publiques du professeur Jack Lang qui porte des cols Mao ». Mais voici que, par une froide nuit de décembre 1967, naît la passion qui éclairera et réjouira sa vie : il danse avec N. Ils se marieront l'été suivant, et commencera l'histoire d'un merveilleux amour. « Nous vivrons dans un concerto de Mozart », a promis Daniel. Ensemble ils construiront la maison du bonheur.

Mais reste la révolution qui semble secouer ces années-là ! Tous deux ils militent dans la Gauche prolétarienne. Ce ne sont pas les plages sous les pavés qui les appellent, ce ne sont pas non plus les actions terroristes, c'est « la vérité des choses », c'est la condition et la souffrance des prolétaires. Ils retourneront en Lorraine, où ils se sont rencontrés. Il faudra désormais travailler en usine, partager les plus durs métiers, et le soir venu, se réunir, coller des affiches, continuer de servir les opprimés. « Nous sommes partout où il faut être au milieu des orages. »

Viendra le temps de « L'enthousiasme » (1), second volet des Mémoires

d'un romancier qui cherche ses traces. Daniel Rondeau y poursuivra ce récit, si bouleversant et rigoureux, de la vie d'un enfant puis d'un homme venu « de la nuit des humbles ». ■

JEAN-DENIS BREDIN

(1) Réédité en 2006, éditions Grasset, « Cahiers rouges ».

Du même auteur, signalons également la parution en poche de *Dans la marche du temps*. Le Livre de poche, 1144 p., 8,50 €.

Jean-Denis Bredin est avocat, écrivain, et membre de l'Académie française.

## L'apprentissage de l'Afrique de Marc Rombaut Retour de Guinée

LA CHOSE NOIRE  
de Marc Rombaut.

Ed. du Rocher, 180 p., 17,90 €.

Il y a trente ans, Marc Rombaut publiait une anthologie de la poésie négro-africaine d'expression française (1). La découverte de la Guinée lui avait ouvert deux portes : celle de la poésie et celle de la conscience politique. Il revient aujourd'hui sur cette période et le jeune qu'il fut alors, et il rend hommage à un ami, Amadou Tidiane Diop, victime de la dictature, abandonné de tous pour s'être exprimé avec courage contre Sékou Touré, le maître du pays.

L'action se passe dans les années 1960 et des années plus tard. Le narrateur évoque ce qui lui apparaît comme un miracle de survie, après une expérience qui aurait pu le conduire aux portes de la torture, s'il avait imité

Amadou, « mort de la diète noire au camp Boiro. Probablement dans les premiers mois de 1971 ». Il considère ce destin héroïque avec admiration, mais sans inutile épanchement. Car le jeune homme qu'il a été n'a pas accédé avec autant de vivacité à la prise de conscience politique. Et l'étrangeté, l'originalité de ce roman vibrant tiennent précisément à la façon dont Marc Rombaut parle de sa perception des drames politiques, quand la jeunesse le porte à plus de légèreté, à la sensualité, au jeu.

De même que ses marivaudages entre deux femmes elles-mêmes joueuses exaltent en lui un penchant ludique, son observation des agissements politiques n'est d'abord qu'une stimulation intellectuelle. On lui demande de jouer un double jeu dans les ambassades, comme il a une double vie sentimentale. Mais, comme les jeux sexuels

n'ont qu'un temps, celui de l'indifférence sentimentale, le goût du louvoisement politique s'épuise dès que sont données les premières preuves de la domination arbitraire.

De 1963, année des premiers pas sur la terre africaine où il est nommé professeur, à 1974 où il rencontre la femme qui le ramène à la vie, le narrateur apprend progressivement à regarder un continent dont au départ seule la vitalité poétique l'envoûtait. Un retour au Sénégal, en 1969, lui ouvre cruellement les yeux. Les années qui suivent consisteront à lutter contre l'oubli. « J'ai perçu la folie meurtrière, les vivants noués aux morts, ces disparus de l'Histoire. Ma colère, ma trop lente colère naissant dans cette infernale indifférence, me sauva du lyrisme imaginaire. » ■

RENÉ DE CECCATTY

(1) Seghers, 1976.

## Un roman hanté par les drames du continent Dans la nuit africaine

FIN DE PISTE  
d'Emmanuel Pierrat.

Ed. Léo Scheer, 280 p., 17 €.

Avocat spécialisé dans la propriété intellectuelle et homme de lettres – spécialiste de littérature érotique, il dirige Cartouche, une maison qui publie des textes rares et oubliés –, Emmanuel Pierrat est aussi un fin connaisseur de l'Afrique et de l'art africain. Une passion qu'il illustre son cinquième roman, où son érudition se teinte de désenchantement, comme semble l'indiquer le titre.

Car c'est bien en fin de piste que l'on découvre les quatre personnages de ce roman-fresque. « Quatre personnages, en quête de sens et que rien, d'abord, ne prédestinait à se rencontrer. Rien sinon qu'ils partagent le sentiment de l'exil – qu'il soit voulu ou forcé. Rien sinon la nécessité de fuir pour survivre. »

A la suite d'un coup d'Etat en Namibie, Codjo, prince béninois versé dans le trafic d'art, Albéric, fils de diplomate belge devenu artificier, et la belle Makeda, juive éthiopienne, trouvent refuge à la frontière de l'Angola. Dans un bar sommai-

re tenu par René, ex-mercenaire marié à une révolutionnaire angolaise, le temps d'une nuit, chacun va se raconter, autant aux autres qu'à soi-même.

Ainsi, d'Alger, où sévit naguère René, au cabinet d'avocat de Makeda au Cap, en passant par Cotonou et Djibouti, de la décolonisation à la fin de l'apartheid, c'est plus de cinquante ans d'histoire de ce continent que nous conte Emmanuel Pierrat. Entre exil et renoncement, entre déchirements et fascination, une émouvante leçon d'histoire. ■

CH. R.

## Philippe Djian Doggy bag Saison 3



Démarrez en Saison 3, et rejoignez les 100 000 passionnés de Doggy bag.

[www.doggyblog.fr](http://www.doggyblog.fr)

Julliard

# La vraie vie d'Antonin Artaud

Une volumineuse biographie et une exposition rendent justice à Antonin Artaud, victime du mythe créé par son destin hors norme

**C'ÉTAIT ANTONIN ARTAUD**  
de Florence de Mèredieu.

Fayard, 1 090 p., 35 €.

**ANTONIN ARTAUD :  
FIN DE L'ÈRE CHRÉTIENNE**  
de Paule Thévenin.

Préface de Michel Surya,  
éd. Lignes-Léo Scheer, 300 p., 19 €.

Le temps est venu d'abandonner un certain nombre d'images attachées au nom d'Antonin Artaud. Pas pour réinsérer ce nom dans une histoire bien pondérée de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, mais pour dégager l'authentique puissance de subversion de son œuvre du mythe auquel elle donna lieu. Un jour, il faudra d'ailleurs faire le récit de cette mythification, avec ses acteurs sincères, ses naïfs et ses profiteurs. L'un des effets de cette fascination fut de ne pas percevoir la folie d'Artaud d'abord comme aliénation et souffrance mais comme pur pouvoir de création et d'anarchie. L'extraordinaire singularité d'Artaud se trouva ainsi diluée au profit d'une généralité sans contours, sinon ceux des groupes qui se l'approprièrent : l'antipsychiatrie, les révoltés de Mai 68 ou les poètes de la « beat generation »... En 1959, André Breton lançait déjà, avec une grandiloquence suspecte : « *A jamais la jeunesse reconnaîtra pour sien cette oriflamme calcinée.* » Est-il besoin de brandir ainsi la figure bouleversée d'Artaud pour lui rendre justice ?

Ce bouleversement, il est temps de l'évaluer avec conscience, hors du fanatisme imprécatoire qui mime sans profit l'attitude même du poète. En peu d'années, avec une fulgurance sans exemple, Artaud a posé comme une nécessité absolue l'adéquation de son être, ou de l'être en général, et de sa littérature – comme il le fit également, à un autre niveau, pour le cinéma, le dessin et surtout le théâtre. Le premier acte fut sa correspondance avec Jacques Rivière (directeur de la NRF), publiée en 1924. Aveu d'impuissance – comme peu d'écrivains ont accepté d'en faire – et témoignage d'une « lucidité absolument anormale », ces lettres d'une

intelligence stupéfiante ne marquent pas seulement une date dans la biographie de l'écrivain ; elles ne sont pas uniquement une sorte de préface à son œuvre future ; elles constituent comme le manifeste de l'adéquation dont nous parlions. Tous les écrits qui viendront ensuite, qu'ils soient ou non marqués par la folie – ils le seront de plus en plus – illustrent la même terrible lucidité. Lors de la parution de *L'Ombilic des limbes*, en 1925, Roger Vitrac souligna que « *jamais la chair n'était allée aussi loin dans l'exploration de la pensée* ». Remarque qui vaut pour l'œuvre entière d'Artaud.

La remarquable édition, en 2004, des *Œuvres* de l'écrivain dans la collection « Quarto », chez Gallimard, due à Evelyne Grossman, a permis, dans un premier temps, de faire un retour aux livres et aux textes eux-mêmes, éclairés par un choix de lettres et de documents. Cela palliait provisoirement le blocage de l'édition des *Œuvres complètes*, pour laquelle l'écrivain avait signé un contrat dès septembre 1946 – ce qui relativise la figure du « poète maudit ». Maître d'œuvre de ce travail monumental et passionné, Paule Thévenin, qui fut l'une des proches de l'écrivain, mena l'entreprise jusqu'au tome XXVI, avant qu'un procès puis la mort ne l'interrompent.

## « Mystique cachée »

L'exposition de la BNF (voir ci-dessous) et la grande biographie de Florence de Mèredieu constituent les autres pièces de ce qu'on peut appeler une réhabilitation. A cela, il faut ajouter un essai inédit et inachevé de Paule Thévenin, qui prend place à la suite du livre qu'elle publia sur Artaud au Seuil en 1993. L'auteur aborde la question des rapports entre Artaud, le surréalisme et André Breton. Dans ce texte, dont l'éditeur n'indique pas à quelle date et dans quelles circonstances il a été rédigé, Thévenin, témoin privilégié s'il en est, s'appuie sur le numéro 3 de *La Révolution surréaliste* qu'Artaud supervisa en avril 1925 et intitulé « Fin de l'ère chrétienne ». Elle démontre que l'auteur de *L'Ombilic des limbes*, s'il s'opposa à Breton, avait quelque raison de revendiquer, lui aussi, le surréalisme, cette « mystique cachée ».

Sur les rapports avec le surréalisme, comme sur tous les autres chapitres de la vie d'Antonin Artaud, Florence de Mèredieu apporte des vues nouvelles et



Antonin Artaud en 1926 par Man Ray. MAN RAY TRUST/ADAGP/TELIMAGE

souvent inédites. On pourrait certes, ici ou là, désirer plus de nuances. Ainsi, sur les rapports avec l'ésotérisme, la biographe assimile-t-elle trop rapidement le goût d'Artaud pour les théories d'un René Guénon et ses relations brèves, en 1927, avec Jacques Maritain, que l'on ne peut guère dire « lié à la mouvance ésotérique ». Mais à propos de ce même thème, les précisions sur les deux séjours d'Artaud, en 1936-1937 au Mexique puis en Irlande – qui marquèrent un véritable basculement dans le délire – sont de première importance.

C'est en s'appuyant sur Michel Foucault que l'auteur analyse les rapports d'Artaud avec la psychiatrie et l'institution asilaire ainsi que le rôle des psychiatres – et de leurs épouses ! Dès l'âge de 17 ans, en 1914, à Marseille, le jeune homme connaît les premières atteintes du mal psychique : « *La catastrophe de la guerre avait correspondu pour moi à une catastrophe intime de l'être, à une déroutement de la sexualité...* », expliquera-t-il en 1945, sortant de cette seconde guerre passée dans la misère des asiles, à Ville-Evrard et à Rodez, où on lui adminis-

tré des électrochocs. C'est de son enfermement qu'Artaud adresse des « sorts » à différentes personnes, dont « Hitler, chancelier du Reich », pour exorciser les malédictions dont elles étaient porteuses.

Le contexte familial (plus positif qu'on a bien voulu le dire) et les filiations littéraires sont également analysés en détail. Dans les deux cas, Artaud n'est pas né de nulle part. C'est l'un des mérites de l'ouvrage de Florence de Mèredieu de nous le rappeler. Et cette constatation ne le diminue en rien. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

Signalons également le volume de la collection « Découvertes », Antonin Artaud. Un insurgé du corps, d'Evelyne Grossman (Gallimard, 128 p., 13,10 €). La même présente également un superbe fac-similé de l'un des Cahiers d'Ivry, de janvier 1948, avec sa retranscription, en deux fascicules (Gallimard, 39 €). Florence de Mèredieu propose également un autre livre illustré sur La Chine et le Japon d'Antonin Artaud (éd. Blusson, 4, passage d'Alexandrie, 75011, 120 p., 25 €).

## De la difficulté d'exposer l'inexplicable

Comment exposer Artaud ? Quel Artaud exposer ? Au Centre Pompidou en 1986, à Marseille en 1995, il avait été décidé de s'en tenir essentiellement aux dessins et de leur donner de l'espace. Etant donné leur puissance et le pouvoir de fascination qu'exercent autportraits et portraits, il faut du vide autour de chacun d'eux et les

montrer comme des envoûtements et des exorcismes et non comme des objets d'art.

A la Bibliothèque nationale, c'est l'autre solution qui est choisie : tenter de montrer le dessinateur, le poète, l'auteur et le théoricien de théâtre, le surréaliste dissident, le voyageur, l'acteur de cinéma, l'interné, le martyr libéré de l'asile de Rodez, le héros de

la conférence au Vieux Colom-bier. Et même, pour que la biographie soit complète, la famille et l'adolescence. Pour que rien ne manque, Guillaume Fau, conservateur au département des Manuscrits, a réuni œuvres graphiques, manuscrits, correspondances, éditions originales, revues, photos de scène et de plateau, témoignages amicaux et extraits des films dans lesquels Artaud joue un mendiant, Savonarole ou Marat. Soit un nombre très considérable de documents à lire, d'images à regarder – et quelques objets, dont le marteau qu'Artaud employait à Ivry pour scander sa diction.

### Effort d'exhaustivité

L'effort d'exhaustivité est remarquable, collections privées et publiques ayant largement prêté. Mais il est resté peu de temps, semble-t-il, pour s'interroger sur ce qu'est une exposition et sur les moyens d'en accorder la présentation et les effets à son sujet. Sur le même principe, l'exposition Artaud qui eut lieu à Düsseldorf en 2004 était bien plus convaincante : moins abondante, elle faisait éprouver émotionnellement et physiquement la présence d'Artaud. A la BNF, à l'exception de la première salle, sobrement peuplée d'autoportraits, l'accumulation des pièces dans des vitrines et sur des murs – murs surchargés de citations

d'Artaud en couleurs... – enfouit l'artiste sous une masse de documents, parmi lesquels le nécessaire et le superflu ne se distinguent pas assez. La division en sections – le théâtre, l'art, le cinéma de part et d'autre d'un couloir qui serait celui de la maladie – s'efforce d'aider le visiteur. Mais est-il juste de faire de la folie l'unique axe directeur de la présentation ?

De cette accumulation studieuse, Artaud se dégage néanmoins – parce qu'il ne s'explique pas, parce que son apparition fait un trou dans le quotidien, un trou ouvert sur ce qu'il faut cacher pour maintenir l'ordre dans les consciences : la terreur que devrait inspirer la société moderne. Un demi-siècle plus tard, on est toujours aussi effaré qu'un homme au corps détruit par les électrochocs ait pu, en peu de temps, écrire *Van Gogh le suicidé de la société*, *Pour en finir avec le jugement de Dieu* et tracer les portraits qu'il présenta chez Pierre Loeb en 1947. Cette capacité de résistance est stupéfiante. ■

PHILIPPE DAGEN

BNF, quai François-Mauriac, 75013. Tél. : 01-53-79-59-59. Du mardi au samedi de 10 heures à 19 heures, le dimanche à partir de 13 heures. Entrée : 7 €. Jusqu'au 4 février. Catalogue, sous la direction de Guillaume Fau (BNF/Gallimard, 224 p., 39 €).

## Chronologie

**1896** : Naissance, le 4 septembre à Marseille. Son père possède une petite compagnie maritime ; sa mère, Euphrasie Nalpas, est issue d'une riche famille de commerçants de Smyrne.  
**1914** : Premières crises de dépression. Ne se présente pas à la deuxième partie du bac.  
**1915** : Réformé pour raisons médicales. Durant cinq ans, séjours dans plusieurs établissements de santé. Les médecins diagnostiquent une syphilis héréditaire.  
**1919** : Commence à prendre de l'opium pour lutter contre des « états de douleurs errantes et d'angoisse ».  
**1920** : S'installe à Paris. Est suivi par le docteur Toulouse. Fréquente Lugné-Poe, Charles Dullin et tient des petits rôles au théâtre. Début de sa liaison, qui durera sept ans, avec la comédienne Génica Athanasiou.  
**1923** : Travaille avec la compagnie Pitoëff. Premier livre de poèmes, *Tric-trac du ciel*.  
**1924** : Sa correspondance avec Jacques Rivière est publiée par la NRF. Rencontre André Breton et collabore à *La Révolution surréaliste*.  
**1925** : Parution de *L'Ombilic des limbes* et du *Pèse-nerfs*. Début du tournage du *Napoléon* d'Abel Gance.  
**1926** : Manifeste du « Théâtre Alfred Jarry ». En novembre, est exclu du groupe surréaliste.

Jusqu'en 1930, il tourne dans plusieurs films (dont *La Passion de Jeanne d'Arc*, de Dreyer).  
**1932-1934** : Manifeste du « Théâtre de la cruauté ». Rencontre Anaïs Nin et publie *Héliogabale*.  
**1935** : Représentation des *Cenci*.  
**1936-1937** : Séjours au Mexique puis en Irlande, d'où il est rapatrié de force et interné d'office à Sotteville-lès-Rouen.  
**1938** : *Le Théâtre et son double*. Transféré à Sainte-Anne où il est examiné par Jacques Lacan.  
**1939-1943** : Séjour à l'hôpital psychiatrique de Ville-Evrard.  
**1943-1946** : Séjour à l'hôpital de Rodez, où il est soigné par le docteur Ferdière. Subit des électrochocs. Ecrit et dessine.  
**1946** : Le 26 mai, retour à Paris et installation dans une maison de santé à Ivry. Séance d'hommage, le 7 juin, au Théâtre Sarah-Bernhardt. Exposition à la galerie Pierre.  
**1947** : Le 13 janvier, « Histoire vécue d'Artaud le Momo » au Vieux Colom-bier ; le public est bouleversé. Ecrit en un mois *Van Gogh le suicidé de la société*. Absorbe d'énormes quantités de laudanum.  
**1948** : Le 1<sup>er</sup> mai, interdiction de l'émission *Pour en finir avec le jugement de Dieu*. Le 4 mars, il est retrouvé mort, victime probablement d'une surdose accidentelle d'hydrate de chloral. D'après Evelyne Grossman

M.F.K. FISHER

Marseille  
l'Insolite



« ... catholique, communiste, arabe et gitane, putassière et sorcière. »

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER

VASSILI ROZANOV

Le Feu noir



Pourquoi la gauche triomphe-t-elle du centre et de la droite ?

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER

Un recueil des premiers poèmes et un abécédaire de Michel Deguy

## « Poétique de la pensée »

**DONNANT DONNANT**  
**Poèmes 1960-1980**  
de Michel Deguy.

Poésie/Gallimard, 442 p., 9 €.

**LE SENS DE LA VISITE**  
de Michel Deguy.

Stock, « L'autre pensée », 358 p., 22 €.

On hésite à écrire sur la poésie et l'œuvre de Michel Deguy... Il sait si bien, si complètement, en long et en large, le faire lui-même ! Toujours, en toutes ses pages de prose qui encadrent, accompagnent, parfois même investissent sa poésie, il y a ce recul réflexif, parfois massif et insistant, parfois plus discret. On dirait qu'il cherche toujours à rappeler à son lecteur qu'il n'est dupe ou inconscient de rien. En même temps, Deguy est assez joueur pour se jouer aussi de sa capacité de maîtrise. Quelquefois, il faut bien le dire, on s'impatiente à devoir le suivre dans tous les tours et détours d'une argumentation par trop tatillonne.

Mais le mérite de Deguy va bien au-delà : nous inciter à ne plus conce-

voir ou rêver une poésie séparée de la pensée, comme protégée d'elle. A sa manière, Heidegger (que Deguy traduit et connut en Provence) avait payé la dette de la philosophie à la poésie. En ce domaine, l'auteur du *Tombeau de Du Bellay* fait, en France, figure de grand aîné - ces premiers livres datent du début des années 1960. Car cette séparation reste, quoi qu'on dise, une sorte de charte tacite pour une partie de la poésie contemporaine (voir à ce sujet l'article de Jean-Claude Pinson dans « Le Monde des livres » du 3 novembre).

Dans un poème de 1998 (repris dans *Gisants, Poèmes III, 1980-1995*, Poésie/Gallimard, 1999), « L'Iconoclaste », Michel Deguy affirme que le principe de la poésie « est celui de l'hospitalité ». Mais cet « hôte », ajoute-t-il, « on ne sait pas QUI c'est ». A la fin de la préface à l'anthologie qui rassemble ses poèmes anciens (1960-1980), il est plus explicite encore pour définir ce que Baudelaire appelait « l'admirable faculté de poésie ». Il écrit : « Le "médium langagier" (comme ils disent) n'est pas "un médium". Si nous abandonnons le milieu de la pensée, nous sommes perdus. Or la pensivité poétique tient à la beauté de la

langue ; à l'indivision du sens et de la beauté en langage de langues. » Bon, certes, on pourrait dire cela un petit peu plus simplement, mais la « leçon » vaut d'être entendue. Plus loin, il ajoute, comme une injonction à lui-même : « Produire, non systématiquement, une poétique de la pensée par une pensée de la poétique. » De fait, le « par » montre le chemin, ouvre la voie.

**Belle végétation**

Une fois cela appris, on peut l'oublier, ou le laisser simplement de côté, pour se plonger dans la belle végétation de l'anthologie elle-même. Mais on devine souvent que le poème, chez Deguy, doit pour ainsi dire se libérer de la tentation spéculative et de l'hyper-réflexivité. C'est peut-être d'ailleurs le mouvement même de cette libération qui donne à la poésie son harmonie, ses figures et ses formes. Et aussi cette tonalité particulière de la perception, car « il appartient au regard du poète de relever cette topographie ontologique du visible » (in *Fragment du cadastre*).

Mais il est bon de compléter la lecture de ces textes anciens - le dernier cité date de 1960 - par la lecture du nouvel

ouvrage sorti des ateliers Deguy. Un peu sur le modèle du merveilleux *Bardadrac* de Gérard Genette (Seuil, « Le Monde des livres » du 2 juin), *Le Sens de la visite* est un abécédaire qui associe trois contenus possibles du mot « visite » : la vitesse, la vie et la vision. « On trouvera ici rubriquées de grandes choses de la vie, des choses de "ma" vie, des petits signifiants se dissimulant dans la foule... » Parfois, mais c'est la loi du genre et elle est ici appliquée avec rigueur, on s'égare un peu, on se demande de quoi il est vraiment question. Mais souvent, on suit avec plaisir et intérêt cette pensée en mouvement. Allons par exemple, presque par hasard, au mot « fiction » et, de là, à la sous-rubrique « autofiction ». « J'aimerais dire du mal de l'autofiction », commence Deguy. Mais sa critique, qui invoque Derrida et Heidegger, est plus interrogative que violente : « L'autofiction est peut-être l'ennemi de la fiction, par autoempoisonnement, infection, abaissement ou désintégration de la barrière, de la limite, de la protection immunitaire réciproque de l'auto et de son dehors, l'invasion (ou la confusion) de l'être et de l'autisme... » ■

P. K.

## ZOOM

**LES DANGERS DE L'INCONDUITE,**

d'Honoré de Balzac  
Anastasia de Restaud gage pour son amant une parure de diamants. L'infidèle, comme c'est l'ordinaire, est « en puissance de mari ». Ce dernier, fou de colère, entend récupérer la parure de famille auprès de son nouvel acquéreur, Gobseck, un usurier. L'affaire n'est pas aisée, mais un jeune avoué, en commerce avec « l'homme-billet », va la débrouiller. Ce conte sordide dessine, au fond, le portrait de ceux qui « sont arrivés à n'aimer, à l'instar des jésuites, le pouvoir et l'argent que pour le pouvoir et l'argent même ». V. R.  
Gallimard, « Folio 2 € », 110 p.

**LE PRESENTIMENT,**

d'Emmanuel Bove  
Un avocat décide de rompre avec son milieu et s'installe dans un quartier populaire qu'il croit être habitée de « gens meilleurs ». Mais Charles est déçu : ce monde n'est pas mieux que le sien. Daté de 1935, ce roman est le plus attachant de Bove. Il s'y montre remarquable peintre des milieux, analyste des atmosphères. Avec Charles Benesteau, il crée un de ces personnages qui restent dans les mémoires. P.-R. L.  
Préface de Jean-Pierre Darroussin, Le Castor astral, 160 p., 13 €.

Une très riche anthologie poétique

## La trompeuse facilité du haïku

**FRICHES**  
(Arano)  
de Bashô.Traduit et commenté  
par René Sieffert,  
Verdier/poche, 482 p., 10 €.

Bien que réunis sous le nom de Bashô, les poèmes ici traduits forment une compilation de compositions d'une centaine de poètes différents, éditée par Yamamoto Kakei, un médecin, disciple du grand poète japonais du XVII<sup>e</sup> siècle peu après sa mort. En mourant, Bashô avait composé un poème qui évoquait cette « lande de la désolation » que son rêve continuait d'arpenter malgré son épuisement, image de la pérennité de sa poésie.

On se représente souvent la poésie japonaise sous la forme de la brièveté du haïku (dix-sept syllabes), adaptée, comme devait l'écrire Sôseki, aux conditions du voyage et susceptible, en peu de temps, de créer chez son auteur un détachement des passions. Sôseki, non sans humour, écrivait, en effet, dans son roman *Oreiller d'herbes* : « On verse des larmes. On métamorphose ces larmes en dix-sept syllabes. On en ressent un bonheur immédiat. Une fois réduites en dix-sept syllabes, les larmes de douleur vous ont déjà quitté et l'on se réjouit de savoir qu'on a été capable de pleurer. »

Mais en réalité, ces brefs poèmes étaient souvent rassemblés en véritables rhapsodies collectives de trente et une syllabes enchaînées les unes aux autres, les poèmes intermédiaires de quatorze syllabes formant avec le précédent et le suivant deux poèmes différents. L'ensemble

constituait des *kasen*, dont cette anthologie propose un florilège.

Les commentaires très savants du traducteur René Sieffert, récemment disparu, permettent de comprendre non seulement la lettre même de cette poésie, mais les innombrables allusions à la littérature japonaise classique (de célèbres épisodes du *Genji monogatari* ou du *Heike monogatari* sont, en effet, présents en sous-texte) et le commentateur précise même le destin de ces poèmes ou plutôt des épisodes que ces poèmes relatent et qui eux-mêmes feront l'objet de traitements plus tardifs, notamment dans le théâtre de Chikamatsu.

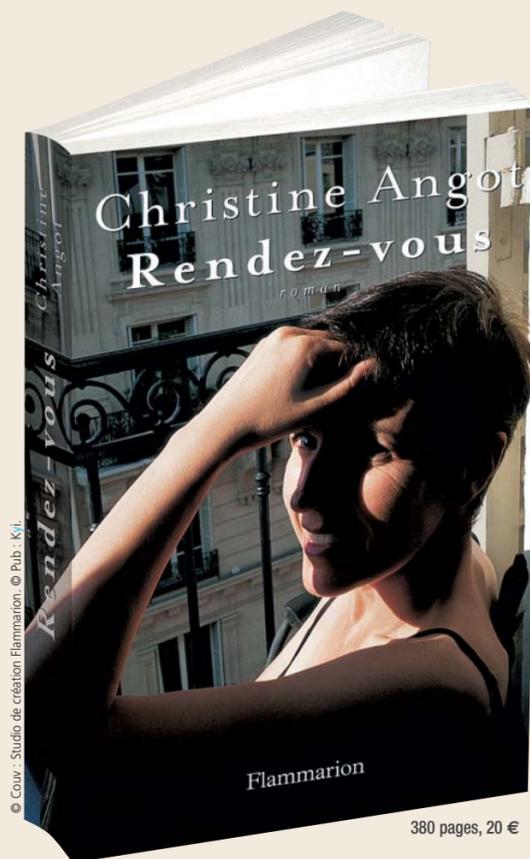
**Foisonnant et documenté**

On est donc en présence d'une très riche anthologie, beaucoup plus foisonnante et documentée que les recueils dont on dispose en français. Et l'on peut la lire comme une remarquable introduction à la poésie japonaise. La faune et la flore sont, cela va de soi, attachées à la géographie, mais chaque plante, chaque animal (le plus souvent volant, des insectes et des oiseaux, mais aussi l'inévitable grenouille) sont chargés de signification.

De lecture pourtant facile, ces poèmes peuvent tromper le lecteur inattentif et inciter à une parodie inepte. Ainsi tel poème (signé Bashô celui-ci) « Les belles du soir/l'automne donnent toutes sortes/de Calebasses. » Un contemporain de Bashô y lira immédiatement une double allusion à un poème du *Kokinshû* (l'un des premiers recueils poétiques, du début du X<sup>e</sup> siècle) et à un épisode tragique du *Genji monogatari* où une jeune maîtresse du Prince meurt dans ses bras après une nuit d'amour. Tel autre poème (de Shirahai no Tadatomo) « Sur la mer bleue/ailes blanches le canard noir/a la tête rouge » est un renvoi à un passage du *Journal de Tosa* (an 935) : « Nous passons la pinède de Kurosaki. Le nom du lieu est noir, les pins sont verts, les vagues sont neigeuses, les coquilles sont de pourpre : il manque une couleur pour les cinq fondamentales. » Si bien que chaque poème possède une clé qui ouvre de nombreuses portes de la culture japonaise. ■

R. DE C.

## Prix de Flore



## Christine Angot

« Eh oui, il faut s'y faire : Angot est un des meilleurs écrivains français d'aujourd'hui. But marqué, donc. C'est rare. »

Philippe Sollers, *JDD*

« Elle a une manière de dire ce que chacun - elle comprise - voudrait taire de soi. »

Josyane Savigneau, *Le Monde des livres*

« *Rendez-vous* est un roman d'amour palpitant. »

Claire Devarrieux, *Libération*

« Sur le versant intime du roman contemporain, Christine Angot s'est ainsi placée sur le promontoire le plus risqué, témoignant d'une absolue confiance dans l'écriture. On ne voit guère d'entreprise qui soit comparable. »

Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*

« Christine Angot est le meilleur écrivain actuel. Parce qu'elle a une telle longueur d'avance sur la meute. »

Patrice Demailly, *Nord Eclair*

« Une tension, un fil, quelque chose d'inédit de l'ordre du récit commande de lire, vite. »

Sylvain Bourmeau, *Les Inrockuptibles*

« *Rendez-vous* est réussi parce que complètement moderne (l'écriture et l'allure) et complètement classique (les portraits et les thèmes). »

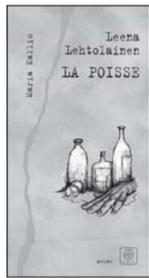
Marie-Laure Delorme, *JDD*

Flammarion

chapitre.com  
LIBRAIRE SUR INTERNETvous cherchez  
un livre épuisé ?15 millions de livres  
tél : 0892 35 01 00Internet : www.chapitre.com  
Sur place : Le Tour du Monde  
29 rue de Condé - Paris 6<sup>e</sup>  
(RER B Luxembourg)

\* 0,34€/min

ZOOM



**LA POISSE**, de Leena Lehtolainen  
C'est la fiancée du demi-frère de la sœur de son petit ami, elle s'appelle Armi mais tout le monde la surnomme « la Poisse ». Quand Maria Kallio la découvre étranglée, elle se souvient qu'elle a fait un petit séjour dans la police et retrouve vite ses réflexes professionnels pour démêler cette sombre histoire de famille. Dans les rôles principaux, Kimmo, le fiancé de « la Poisse », adepte du cuir et du bondage, sa sœur Sanna morte d'hydrocution pour avoir voulu se baigner ivre morte, Make, le petit ami de Sanna, et toute la « crème de Tapiola », cette banlieue chic où la bourgeoisie finlandaise passe l'été. Après Reijo Mäki, Jari Tervo, Matti Yrjänä Joensuu et l'inénarrable commissaire

Harjunpää, dans la grande famille du polar nordique, il va falloir suivre de près les Finlandais... *G. Me.*

Traduit du finnois par Anne Colin du Terrail, éd. Gaïa, 256 p., 17 €.

**CHRONIQUES DU CRIME**, de Michael Connelly

Témoin accidentel d'une affaire criminelle alors qu'il n'a que 16 ans, Michael Connelly se passionne pour le travail de la police, se met à lire les journaux puis à dévorer les romans de Joseph Wambaugh et Raymond Chandler avant de décider, très consciemment, de marcher sur leurs traces. Mais avant de devenir l'un des auteurs de romans policiers les plus célèbres aux Etats-Unis, il prend le temps de faire ses gammes comme journaliste, responsable de la chronique policière au *South Florida Sun Sentinel* puis au *Los Angeles Times* entre 1984 et 1992. Il a eu tout loisir d'y observer en détail la technique des enquêteurs et d'enregistrer la matière de ses futurs romans. Aussi le recueil de ses articles est-il un témoignage intéressant sur les méthodes policières mais surtout le récit singulier d'un apprentissage littéraire. *G. Me.*

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Robert Pépin, Seuil policiers, 310 p., 22 €.

**LES NOMBREUSES VIES D'HERCULE POIROT**

d'André-François Ruaud & Xavier Mauméjean  
Le principe est amusant. Il consiste à traiter un personnage de fiction comme s'il avait existé et à lui consacrer une savante étude, une sorte de *Cahier de L'Herne* de la littérature populaire. On apprend tout ici d'Hercule Poirot, de sa vie, de sa méthode, de ses rivaux. Une promenade érudite et superbement illustrée dans le Royaume-Uni de l'entre-deux-guerres avec en prime six nouvelles inédites inspirées de l'univers d'Agatha Christie. *G. Me.*  
Les moutons électriques. « La bibliothèque rouge ». 170 p., 28 €.

**TRANSGRESSIONS**, sous la direction d'Ed McBain

C'est une habitude répandue aux Etats-Unis de demander à un auteur célèbre de commander à un certain nombre de ses confrères une nouvelle inédite pour constituer une sorte de florilège. Quand Ed McBain joue le chef d'orchestre, le résultat est étonnant. Dans ces deux premiers volumes d'une anthologie qui en compte quatre, on trouve Donald Westlake, Joyce Carol Oates, Anne Perry, Walter Mosley, Sharyn McCrumb et bien sûr le maître lui-même qui, avec « Tant de haine », livre un codicille inattendu à la série du 87<sup>e</sup> District. *G. Me.*  
Calmann-Lévy, deux volumes, 310 et 320 p., 18 € chacun.

**ALICE EN DANGER**, d'Ed McBain

Une semaine dans la vie d'une femme. Semaine particulièrement mouvementée : Alice va devoir verser aux ravisseurs de ses enfants une rançon qui représente le montant exact de la prime d'assurance qu'elle devait toucher après la mort de son mari, disparu en mer. Un tempo soutenu, des dialogues parfaits, une intrigue impeccable. Ce devait être le premier épisode d'une nouvelle série policière qu'Ed McBain entreprenait au seuil de ses 80 ans. C'est devenu son dernier roman publié avant sa mort à l'été 2005. *G. Me.*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Guy Abadia, éd. du Rocher, 310 p., 19,90 €.

**LE DAHLIA NOIR**, de James Ellroy

Avec la sortie du film de Brian de Palma, les livres se multiplient pour proposer de nouvelles solutions à l'énigme de l'assassinat d'Elizabeth Short en 1947 à Los Angeles. Il y avait déjà eu Steve Hodel, qui affirmait que son propre père avait tué, entre autres, l'apprentie starlette (*L'Affaire du Dahlia noir*, Points 2006), voici à présent la thèse mafieuse défendue par Don Wolfe (*Le dossier Dahlia noir*, Albin Michel, 430 p., 21,50 €) et Stéphane Bourgoïn et Jean-Pierre Deloux (*Autopsie d'un crime de 1947 à James Ellroy, e/dite*, 290 p., 24 €) très documenté mais plutôt racoleur dans le genre images sanglantes et détails croustillants. Le mieux, c'est encore de lire le roman d'Ellroy qui reste à coup sûr son chef-d'œuvre. *G. Me.*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Freddy Michalski, Rivages/Noir 510 p., 9,45 €.

Un tableau des violences interraciales dans l'Amérique des années 1960

Le rêve vu du ghetto

C'est bientôt Noël. Les préparatifs de la fête vont bon train, même dans le South Side, le ghetto noir de Chicago, et Smokey Dalton, le privé famélique, voudrait bien trouver le moyen de se procurer un sapin. Il a pourtant quelques autres soucis en tête : l'année 1968 qui s'achève a été particulièrement mouvementée, ponctuée d'assassinats dont le plus frappant a été celui de Martin Luther King, le 4 avril à Memphis, au balcon du motel où il était descendu.

Avec les enquêtes de Smokey Dalton dont le sixième épisode, *Days of rage*, vient de paraître en mars aux Etats-Unis, Kris Nelscott, sous prétexte d'intrigues policières, poursuit une fresque historique qui retrace la lutte des Noirs pour les droits civiques dans les années 1960, à l'époque où la non-violence incarnée par Martin Luther King commence à céder la place à des formes plus radicales prônées par Malcolm X, assassiné en 1965.

Smokey Dalton, détective privé à Memphis, est un Afro-Américain. A l'époque on disait un Noir, et plus souvent un nègre. Il reçoit un jour la visite d'une jeune femme blanche, Laura Hathaway, héritière d'une société immobilière de Chicago, qui s'étonne que sa mère, par testament, ait décidé de léguer une importante somme d'argent à

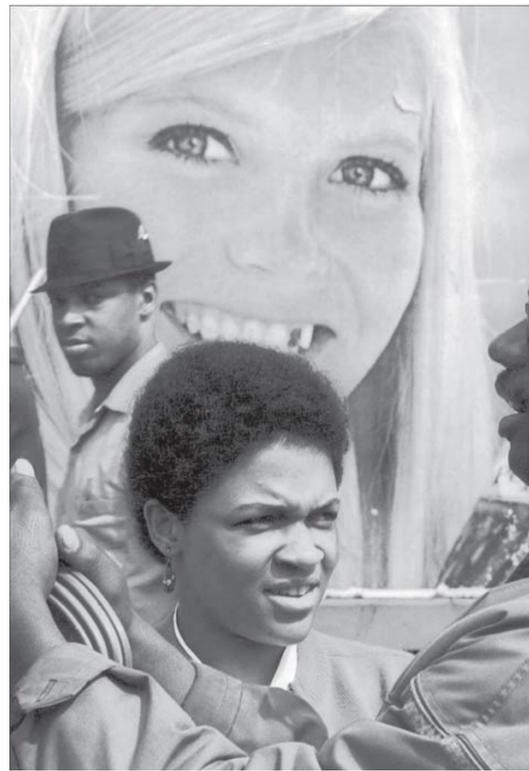
**BLANC SUR NOIR (Thin Walls)** de Kris Nelscott.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Luc Baranger, L'Aube « Noire », 480 p., 23,50 €.

Smokey, qu'a priori elle ne connaissait pas, et n'avait aucune raison de fréquenter. C'est l'occasion pour lui de revivre son passé familial (ses parents sont morts lynchés) et le début d'une belle amitié avec Laura. Sur ces entrefaites, Martin Luther King est assassiné sous les yeux de Jimmy, un orphelin d'une dizaine d'années qui devient dès lors un témoin gênant activement recherché par le FBI. Selon la thèse officielle, Martin Luther King a été assassiné par un certain James Earl Ray, arrêté quelque temps plus tard à Londres et condamné à 99 ans de prison. En réalité, le crime aurait été organisé par la police de Memphis avec l'aide du FBI. Smokey Dalton prend Jimmy sous sa

**Ghetto noir de Chicago, années 1960.**

CHARLES HARBUTT/RAPHO



protection, puis part avec lui se cacher à Chicago sous une fausse identité.

Au début de *Blanc sur noir*, troisième épisode traduit en français des aventures de Smokey Dalton, le privé noir et son fils adoptif cherchent donc comment se procurer à peu de frais un sapin de Noël. Ce n'est qu'un des nombreux problèmes qu'ils doivent résoudre. Comment en effet mener des enquêtes quand il est vital de se tenir à l'écart de la police, laquelle d'ailleurs ne fait pas beaucoup de zèle pour résoudre les affaires lorsque les victimes sont noires ? Les deux personnages de Laura, la femme d'affaires, et de Jimmy, le gamin paumé, permettent à Kris Nelscott de rendre compte de deux problèmes sensibles : la spéculation immobilière et l'éducation. D'un côté une bourgeoisie noire récemment enrichie, qui tente de s'installer dans des quartiers plus chics, habités par des Blancs, ces « quartiers transitionnels » lieux de tous les affrontements racistes, de l'autre le ghetto, où les gangs de jeunes font la loi sous le couvert d'organisations religieuses ou communautaires qui, tout en essayant de les détourner de la violence, leur servent malgré elles de couverture et d'alibi respectable.

**Emprise des gangs**

Kris Nelscott, qui est surtout connue aux Etats-Unis comme un auteur de science-fiction (on peut lire d'elle en français le *Cycle des Fey* publié dans la

collection Rivages/Fantasy sous son nom véritable de Kristine Kathryn Rusch), a opté dans ses romans policiers pour une forme résolument classique. *Blanc sur noir* s'ouvre sur la scène traditionnelle de la cliente qui vient demander au détective d'enquêter sur la mort de son mari puisque la police a classé l'affaire, et s'achève sur un baiser passionné. Mais si l'intrigue est constamment captivante elle est surtout émaillée de scènes très concrètes de la vie ordinaire qui mettent en évidence la violence des rapports entre Blancs et Noirs.

La question de savoir si Smokey parviendra à soustraire son gamin à l'emprise des gangs devient aussi passionnante que la progression de son enquête criminelle. Un des épisodes les plus impressionnants à cet égard, même si aucun coup n'y est échangé, est celui où le détective, de passage pour les besoins de ses recherches dans un quartier blanc entend de faire ses courses dans un supermarché où les produits sont de bien meilleure qualité et plus abordables que dans les boutiques du ghetto noir. Les aventures de Smokey Dalton sont une plongée étonnante dans l'envers du rêve américain, une galerie de personnages particulièrement attachants, tous hantés par un autre rêve, le rêve de fraternité qu'évoquait Martin Luther King en 1963 dans son fameux discours de Washington. ■

GÉRARD MEUDAL

Deux livres de Joyce Carol Oates hantés par la solitude et l'angoisse  
Souvenirs et cauchemars

**CŒUR VOLÉ (The Stolen Heart)**, de Lauren Kelly.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laurent Bury, Albin Michel, « Carré jaune », 272 p., 19 €.

**VOUS NE ME CONNAISSEZ PAS (I Am No One You Know)** de Joyce Carol Oates.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Claude Seban, éd. Philippe Rey, 350 p., 21 €.

Il sont beau paraître sous un pseudonyme à la fois banal et vaguement aguicheur, Lauren Kelly, les polars de Joyce Carol Oates ne sont pas fondamentalement différents de la plupart de ses autres romans : sombres, obsédants, cadencés par une langue syncopée. Et presque tous traversés par la solitude, la frustration sexuelle et les questions raciales. Tels étaient déjà, tout récemment, les ingrédients de base de *Viol* (éd. Philippe Rey, 2006) et tels sont encore ceux de ce *Cœur volé*, dont l'héroïne est une femme hantée par ses souve-

nirs d'enfance. Dans l'ombre de Merilee Graf, la jeune Américaine qui vient de perdre son père, l'écrivain fait grouiller des fantômes qui finissent par former une cohorte obsédante, assassine.

Ces souvenirs sont comme les dessins sur le tapis, dans la maison d'enfance de Merilee : « *Des formes noires et grouillantes, comme des serpents.* » Qu'est devenue la petite Lilac Jimson, qui a disparu un jour, après l'école ? A quoi pensait le père de Merilee quand il a participé aux recherches pour retrouver Lilac ? Et que ressent vraiment Merilee pour Roosevelt Jimson, le frère aîné de la petite fille, à part du désir et de la peur ? « *Va te faire foutre. Je n'ai pas besoin de ta bite de Noir. Je n'ai pas besoin de toi.* », pense la jeune femme en revoyant Jimson, juste avant la mort de son père.

Ce genre de phrase, assez inhabituelle, est bien dans la manière d'Oates : une façon de mêler les ingrédients les plus agressivement racoleurs (sang, sexe, meurtre) à une forme d'urgence qui distingue ses romans des polars les plus banals (même quand elle frôle la caricature ou la vulgarité, ce qui peut arriver). Le mal n'y prend pas seulement le visage

des tueurs, mais celui de la solitude, de l'angoisse – tous sentiments que l'on retrouve dans les nouvelles publiées sous le titre *Vous ne me connaissez pas*. Là encore, personne n'est exactement ce qu'il paraît être, les pensées les plus viles se cachant sous des dehors charmants. Qui est qui ? On retrouve l'interrogation qui plane au-dessus de Merilee Graf, quand elle se compare à une poupée gigogne. « *J'étais la plus petite des poupées, (...) personne ne pouvait m'ouvrir en deux.* » Personne à part, peut-être, les écrivains les plus doués. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

18<sup>e</sup> Forum  
Le Monde  
Le Mans  
17-18-19 novembre 2006

Jean Baubérot  
Alain Bauer  
Jean Birnbaum  
Dominique Bourrel  
Stefanie Buchenau  
Yves Citton  
Jean-François Colosimo  
Antoine Compagnon  
Tristan Dagron  
Elisabeth de Fontenay  
Alain Finkielkraut  
Caroline Fourrest  
Jean-Marie Goulemot  
Denis Kambouchner  
Robert Legros  
Jean-Claude Milner  
Juliette Rennes  
Françoise Reuter  
Judith Revel  
Alexandra Richter  
Daniel Roche  
Philippe Roger  
Zeev Sternhell  
Louis-Georges Tin  
Shmuel Trigano  
Michel Wieviorka  
Frédéric Worms

Sous réserve de modifications  
Tél.: 02 43 47 38 60 - clara.herin@ville-lemans.fr - http://www.forumlemans.com

Palais des congrès et de la culture du Mans - Entrée libre et gratuite

**l'esprit des Lumières est-il perdu?**

**HÉLÈNE CIXOUS**  
rencontre à la librairie  
**Compagnie**  
le mardi 21 novembre à 18h30  
à l'occasion de la parution de  
**Hyperrêve**  
(Ed. Galilée)  
58, rue des Écoles, Paris 5<sup>e</sup>  
tél. 01 43 26 45 36



New York, août 2003. MATHIEU ZAZZO

# La culture vue d'Amérique

Frédéric Martel livre une passionnante enquête sur les ressorts et mécanismes, très méconnus en Europe, de la production culturelle américaine

Le titre de ce livre, au-delà de l'ambitieuse référence à Tocqueville, annonce un sujet que l'on croit connaître. La culture américaine, c'est Hollywood, la musique rock, le théâtre de Broadway, l'industrie du divertissement. Un modèle dominant, que l'on consomme, admire ou rejette. Fausse piste. L'Amérique des industries culturelles n'est pas le sujet de Frédéric Martel.

Son propos est de démonter les rouages de la culture américaine, ses structures et son financement : qui donne l'argent, combien et comment, avec quels effets ? Ce système, largement ignoré en Europe, s'appuie sur la philanthropie érigée en devoir – du don de 10 dollars à celui de plusieurs millions de dollars –, sur des fondations au budget culturel parfois aussi gros que celui de certains pays

européens, des défiscalisations importantes mais aussi sur une liste considérable d'aides publiques et sur un réseau universitaire particulièrement dense.

Tout cela ne fait pas une politique culturelle mais bien un « système culturel » que Frédéric Martel décrypte point par point. Aussi curieux que cela paraisse, aucun autre livre, même aux Etats-Unis, n'a traité de la question. Sa force est d'être une enquête et non un essai. Pendant quatre ans, cet ancien attaché culturel à Boston, proche de Pierre Rosanvallon, a réalisé 700 entretiens dans 35 Etats de l'Union. Il a également épluché des archives inédites, notamment les « notes culturelles » des présidents américains. Des montagnes de chiffres rythment les 600 pages. Quelques coupes n'auraient pas altéré cette enquête passionnante à la structure convaincante et à l'écriture alerte.

Frédéric Martel, auteur de *Le Rose et le Noir. Les homosexuels en France depuis 1968* (Seuil, 1996), aime balayer les idées reçues. La plus enracinée est qu'aux Etats-Unis la culture est un dialogue entre le créateur et le citoyen dans lequel l'Etat n'a rien à faire et rien à dire. Il n'y existe pas de ministère de la culture – « et j'espère que nous n'en aurons jamais », disait le président Jimmy Carter. La majorité des artistes estiment d'ailleurs que l'argent public dédié à la culture ne peut que déboucher sur un art officiel, donc suspect. Martel cite l'écrivain John Updike : « L'argent public dans les arts, je le crains, ne peut que détourner les artistes de leur responsabilité

**DE LA CULTURE EN AMÉRIQUE** de Frédéric Martel.

Gallimard, 620 p., 32 €.

qui est de trouver un véritable marché pour leurs produits ou un réel public pour leurs spectacles. » Et pourtant, aux Etats-Unis, l'argent public irrigue la culture. Mais la robinetterie est complexe, et surtout discrète. Il faut distribuer l'argent public « sans fanfare », disait John Kennedy. Ce n'est pas un hasard si l'institution culturelle la plus visible a fait l'objet de violentes critiques : il s'agit du National Endowment for the Arts (NEA), Dotation nationale pour les arts, organisme fédéral créé par Lyndon Johnson en 1965. Frédéric Martel raconte l'aventure chaotique du NEA sous les présidents successifs, décrypte l'opposition entre les tenants d'une « high culture » (opéra, orchestres, musées) et un Jimmy Carter qui a émié les budgets publics en faveur des minorités ethniques.

Le budget 2006 du NEA est de 125 millions de dollars – une somme ridiculement faible. L'essentiel est ailleurs corrige Frédéric Martel. Le NEA

n'est pas un ministère de la culture, mais une agence qui a plutôt un rôle de détonateur. C'est l'arbre qui cache l'énorme forêt des aides publiques. Car près de 200 ministères, agences et organismes financent la culture au niveau fédéral. Même chose au niveau de chacun des cinquante Etats, des villes et des comtés, voire des quartiers. Il y a encore les aides indirectes, comme les taxes reversées au secteur des arts (vignette automobile dans le Tennessee, loteries dans le Massachusetts) ou des bons municipaux pour la construction de lieux culturels (803 millions de dollars pour la seule ville de New York pour la période 2006-2009). Ajoutons enfin un système fiscal qui permet aux entreprises et aux individus de retrancher de leurs impôts leurs dons – « pour une large part, la politique culturelle américaine est une politique fiscale », constate Martel.

**Addition complexe**

Quel est le montant de l'argent public investi dans la culture ? L'addition est complexe. Entre 26 et 50 milliards de dollars par an, estime Frédéric Martel, qui ajoute : « Par habitant, le budget culturel public aux Etats-Unis est égal voire supérieur à celui de la France. » Sacrée surprise. D'autant que, côté argent privé, les Etats-Unis sont imbattables. Avec d'abord une culture du don individuel : 13,5 milliards de dollars chaque année – grosso modo quatre fois le budget du ministère de la culture en France. Il faut ajouter à ce chiffre les quelques milliards de dollars distillés par les grandes fondations, dont Frédéric Martel raconte l'esprit et l'ampleur à travers la figure de quelques grands industriels devenus philanthropes : Carnegie, Rockefeller, Ford...

Il ne faut pas non plus oublier les 4 000 universités dont l'action culturelle est largement méconnue. Or cette présence est centrale : elle forme les futurs acteurs de la vie culturelle américaine, mais aussi les publics de demain. Ce sont également des pôles multiculturels qui irriguent des régions entières. Car il y a 700 musées dans les universités, 2 300 Performing Art Centers, 110 maisons d'édition, 3 500 bibliothèques dont 65 possèdent plus de 2,5 millions de volumes. Enfin les universités sont le premier employeur des deux millions d'artistes recensés par le ministère du travail aux Etats-Unis.

On sort du livre avec la conviction qu'aucun autre pays au monde ne fait autant pour la culture. Voilà le meilleur, dit Frédéric Martel, qui pointe également « le pire ». Car ce système singulier laisse aussi le champ libre aux attaques les plus violentes contre la culture, et peut conduire à l'éviction brutale de décideurs culturels, ou à des coupes claires dans les crédits. Frédéric Martel décrit longuement l'épisode des *Culture Wars* sous Reagan, dans les années 1980, qui ont vu se multiplier les actes de censure contre des artistes. Le poids dominant de la société civile peut induire, aussi, la mise à l'écart des créations les plus difficiles. La marchandisation des opéras ou des musées n'est pas non plus sans effet sur les œuvres. L'argent des « riches » peut déboucher sur « un art pour les riches » ; c'est ainsi que le théâtre, jugé souvent trop subversif, est le grand délaissé du système. « Sans doute le modèle américain n'est-il pas exportable, conclut Frédéric Martel. Mais son extraordinaire souplesse lui donne un gros avantage dans le monde actuel en pleine mutation. En tout cas, il faut cesser de le sous-estimer. » Sur ce plan aussi son livre est une réussite. ■

MICHEL GUERRIN ET EMMANUEL DE ROUX

## Un ouvrage collectif essentiel fait le point sur les évolutions de l'Amérique d'aujourd'hui Nouvelles du laboratoire du monde

**LES ÉTATS-UNIS** sous la direction de Denis Lacorne

Fayard/CERI, 668 p., 28 €.

Pourquoi s'intéresser encore aux Etats-Unis ? Ne savons-nous pas déjà tout ce qu'il faut connaître de la première puissance économique et militaire de la planète ? N'a-t-elle pas assez accaparé notre attention depuis les attentats du 11 septembre 2001 et les suites que leur ont données les dirigeants américains autour de George Bush ? Plutôt que l'Amérique, n'est-il pas plus urgent de découvrir les puissances en devenir que sont la Chine et l'Inde ?

Il y a certes beaucoup à apprendre au sujet des sociétés lointaines dont l'émergence bouscule la hiérarchie mondiale et ébranle les certitudes et les positions acquises en Occident. Mais il serait imprudent de perdre de vue les Etats-Unis, qui restent l'acteur principal à l'Ouest et sont encore la seule puissance globale capable d'influer sur les évolutions qui se font jour à travers toute la planète.

Qu'on éprouve pour elle sympathie, aversion ou indifférence, l'Amérique pèse sur notre destin. Et elle est toujours le laboratoire avancé d'innovations de toutes sortes qui, tôt ou tard, se diffusent en Europe et dans le reste du monde. Il n'est donc pas inutile de se tenir au courant de ce qui s'y passe et de ce qui s'y prépare.

**Fausse familiarité**

S'adresser pour cela aux bons auteurs est d'autant plus indiqué que, comme l'observe Denis Lacorne en prologue de la première partie du livre dont il a dirigé la fabrication, « nous croyons tout savoir des Etats-Unis » en raison même de la place qu'ils occupent dans l'actualité et de l'abondance des informations qu'ils fournissent eux-mêmes sur eux-mêmes. Or la réalité de ce pays est plus complexe que les images qui en proviennent et celles que véhiculent ses adulateurs comme ses détracteurs. En outre, les proximités historiques et culturelles engendrent de fausses familiarités, ce qu'un ancien ambassadeur des Etats-Unis auprès de l'Union européenne appelait des « similitudes trompeuses ».

La somme réunie par Denis Lacorne et publiée avec l'appui du Centre d'études et de recherches internationales (CERI), dont il est un des piliers, couvre un vaste champ. On peut y trouver tout ce dont on a besoin pour comprendre ce qui se passe dans l'Amérique d'aujourd'hui, des mouvements religieux à l'économie, de l'immigration à la politique étrangère, des relations entre « races » jusqu'aux nouveaux médias. Une trentaine d'universitaires français et quelques auteurs américains ont associé leurs connaissances et leurs perspectives pour produire un ouvrage qui, avec sa chronologie, sa solide bibliographie et ses index, est un outil indispensable.

On y puisera, par exemple, les informations et les explications nécessaires pour mesurer la portée des élections du 7 novembre et la situation dans laquelle va se trouver le président George Bush, républicain, quand il devra composer, à partir de janvier, avec un Congrès majoritairement démocrate.

Ni parlementaire, ni tout à fait présidentiel (au sens d'une

quasi-monarchie), le système constitutionnel américain ne connaît pas de cohabitation à la française, puisque le pouvoir exécutif n'y est détenu que par le président, lequel n'est pas responsable devant le Congrès. Celui-ci peut néanmoins le mettre en accusation (impeachment), ce qui est arrivé à Bill Clinton, et le destituer, sort épargné à l'ancien président démocrate. S'agissant de George Bush, la future speaker (présidente) de la Chambre, Nancy Pelosi, a exclu l'éventualité d'une procédure d'impeachment.

Alors que la France et l'Europe s'interrogent sur leur capacité à intégrer des populations d'origines différentes, l'évolution de la société américaine, de la ségrégation longtemps dominante vers une mixité de plus en plus assumée, est le phénomène le plus lourd de sens et de conséquences, selon Denis Lacorne. Longtemps illusoire, le melting-pot, le creuset humain, devient une réalité. C'est un des changements essentiels que les idées reçues sur l'Amérique empêchent souvent de percevoir. ■

PATRICK JARREAU

**Bernard Stiegler**

« Le Socrate du nouvel esprit du capitalisme. »  
Patrice Bollon, *Paris-Match*

« Bernard Stiegler rend aux citoyens le cœur qui leur a été volé par l'audience. Il rend aux jeunes générations ce qui leur revient : l'intelligence. »  
Philippe Petit, *Marianne*

**Flammarion**

## Luc Ferry plaide pour un nouvel humanisme Contourner Nietzsche

**VAINCRE LES PEURS. La philosophie comme amour de la sagesse** de Luc Ferry.

Ed. Odile Jacob, 300 p., 18,90 €.

Dans *Apprendre à vivre* (2005) Luc Ferry proposait de repenser l'histoire de la philosophie comme un éternel dialogue entre idéalistes et matérialistes. Il pointe cette fois un étrange phénomène, cette seconde orientation semblant désormais cohabiter avec la première sur un mode quasi schizophrénique. De fait, remarque-t-il, les nietzschéens ne cessent de porter des jugements moraux, comme si la transcendance des valeurs que leur philosophie prétend nier continuait sans relâche d'animer leurs combats quotidiens (pour les droits de l'homme, etc.). La plupart de nos contemporains vivraient ainsi dans un permanent « décalage avec eux-mêmes ». D'un côté, ils estiment que certaines valeurs les engagent « absolument » au point de les amener, le cas échéant, à risquer leur vie. De l'autre, ils persistent à considérer ces absolus pratiques comme illusoire au motif qu'ils ne seraient que les produits cachés de réalités psychiques, génétiques ou sociales.

Pour sortir de cette « intenable dénégation », Luc Ferry plaide en faveur d'un « humanisme postnietzschéen », une perspective qui traverse, depuis deux décennies, l'ensemble de ses ouvrages. Parce qu'il ne s'agit pas de faire comme si la déconstruction, avec sa formidable invite à prendre en compte la part d'inconscient ou d'animalité en l'homme, n'avait pas eu lieu. On ne saurait toutefois s'en tenir à cette « destruction au marteau des idéaux », sauf à professer un cynisme qui reviendrait « à une reddition sans borne au règne de cette nouvelle figure de la volonté de puissance qu'est la mondialisation technicienne ».

L'issue ? Elle consisterait pour Luc Ferry à renoncer – de façon enfin assumée – à chercher un « fondement ultime » à nos valeurs, que ce soit dans les gènes ou le divin. La défense d'un humanisme « non métaphysique » prend là tout son sens. Admettre pleinement que nous continuons d'adhérer à des formes de transcendance « horizontales », désormais « enracinées dans l'humain », voilà qui pourrait de fait ouvrir la voie à une nouvelle « sagesse des modernes ». ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

Luc Ferry publie aussi *Kant : une lecture des trois « Critiques »*, Grasset, « Le collège de philosophie », 376 p., 21,90 €.

## Centré sur la notion d'usage, le travail original de Thomas Bénatouïl éclaire la sagesse pratique des stoïciens Vertu et soupe de lentilles

Il représente l'humanité parfaitement réalisée. Le sage n'est pas un surhomme. C'est un homme devenu complet, ayant mis en œuvre entièrement les capacités dont est pourvu tout un chacun. La plupart s'arrêtent en chemin. L'aboutissement est rarissime. Les écoles philosophiques de l'Antiquité grecque et romaine en ont toutes convenu. Pour les stoïciens, en particulier, tout homme, quel qu'il soit, possède en lui la capacité suffisante pour devenir sage, mais il se pourrait, malgré tout, que cela ne se soit encore jamais produit.

Car le sage stoïcien, par rapport à la vie que nous menons – nous autres gens ordinaires, insensés, non sages – conduit son existence selon un autre registre. Il est passé tout entier du côté de la vertu en acte, et donc du bonheur, de manière définitive et permanente. Le sage « fait tout bien ». Et jamais il ne peut perdre sa sagesse. Du moins en principe.

Ces thèses fondatrices ont fait l'objet de bien des interrogations, parfois ironiques. Timon, un disciple de Pyrrhon, le sceptique, demande par exemple si le sage, censé faire « toute chose bien », « assaisonne avec sagesse la soupe de lentilles ». Parmi les perplexités ne figure pas seulement l'étendue de l'emprise pratique de la sagesse sur la vie quotidienne. La continuité de la sagesse fait également

**FAIRE USAGE : LA PRATIQUE DU STOÏCISME** de Thomas Bénatouïl.

Librairie philosophique J. Vrin, « Histoire des doctrines de l'Antiquité classique », 364 p., 38 €.

débat. Le sage peut-il vraiment ne jamais perdre sa sagesse ? Que devient-elle s'il est ivre ? S'il succombe à une crise de démence ? Et quand il dort, est-ce plus sagement qu'un autre ?

Ces problèmes paraîtront moins étranges si l'on se souvient que toute la vie quotidienne se trouve alors traversée et transformée par le projet de mener une vie philosophique. Pierre Hadot a montré combien cette conversion supposait un entraînement constant, va-et-vient incessant entre les grands principes et les faits et gestes infimes. La singularité du stoïcisme est de fonder cette sagesse pratique sur un ensemble de thèses élaborées où s'entrecroisent cosmologie, physique, logique et psychologie.

Ce vaste ensemble a été éclairé de manière nouvelle, ces dernières années, par une série d'études inspirées notamment par la philosophie analytique. Le premier mérite du beau travail de Tho-



EMRE ORHUN

mas Bénatouïl est de faire visiter à peu près tout l'édifice stoïcien, sans rien négliger des études les plus savantes, mais en procédant de biais, mine de rien, ou presque. Car ce jeune chercheur, formé notamment rue d'Ulm et à Princeton, a choisi de ne pas s'emparer, frontalement, d'un grand concept ou d'un auteur majeur de la galaxie stoïcienne. Il se contente d'un terme courant, d'apparence modeste : « l'usage » (*chrēsis*, en grec ancien), et ses dérivés multiples, signifiant « se servir de », « posséder », « avoir à sa disposition », etc.

Ce terme n'est pas spécifiquement stoïcien. Partout répandu, il possède autant de fonctions non philosophiques que d'emplois proprement techniques. Malgré tout – c'est l'objet du livre –, les

stoïciens l'emploient de manière suffisamment fréquente pour qu'un regard patient et intelligent tente de le traiter comme révélateur de toutes leurs démarches. Le cheminement est savant, de fragments grecs en commentaires érudits. Le résultat, toutefois, est loin d'être réservé aux seuls experts. Il éclaire l'ensemble d'une doctrine essentielle de l'histoire occidentale en la révélant comme une philosophie qui « ne met rien au-dessus de la pratique ».

### Raison conséquente

Les animaux, notent les stoïciens, ont directement l'usage de leurs membres, sans apprentissage ni éducation. Ils savent d'instinct chercher la nourriture qui leur convient, ou fuir les préda-

teurs nuisibles à leur espèce. A cet usage spontané de capacités dépourvues de vraie réflexion, les humains ajoutent l'usage de la raison, qui est au cœur de la démarche stoïcienne. Au premier regard, rien ne semble devoir garantir que la raison doive nécessairement conduire au bien : on délibère aussi pour commettre des forfaits. Les plans les plus ignobles ne nécessitent pas moins d'intelligence et de déduction que les actions vertueuses.

Ces arguties sont rejetées par les stoïciens au nom d'une raison conséquente et de son usage pertinent. La vie du sage est tout entière sous le contrôle de la raison, c'est pourquoi elle porte à sa perfection la nature humaine. Vertu n'est que l'autre nom de cette perfection, dont on voit qu'elle est fort malaisée à définir avec exactitude. En quoi consiste-t-elle ? « Le sage n'a pas d'autre activité que le bon usage de lui-même et du monde », conclut Thomas Bénatouïl, après avoir souligné que cet usage est comme un site instable, et en aucune manière l'application de normes prédéfinies et intangibles. Zénon, pour la soupe de lentilles, préconisait douze mesures de coriandre. Mais c'est selon. Car la sagesse est dans l'attitude, pas dans la recette, ni même dans le résultat. ■

R.-P. D.

### Histoire d'une école

Parmi les ouvrages récents consacrés aux stoïciens, l'un des plus variés et des plus complets est un collectif, paru il y a quelques mois, qui réunit vingt-quatre des meilleurs spécialistes internationaux. Dirigé par Gilbert Romeyer

Dherbey et édité par Jean-Baptiste Gourinat, *Les Stoïciens* explore aussi bien l'histoire de la transmission des doctrines que les grandes lignes de la logique, de la physique et de la morale des philosophes du Portique, sans oublier

la postérité de cette école jusqu'à l'époque contemporaine. Une bibliographie thématique et des index font de ce fort volume un indispensable outil de travail (Librairie philosophique J. Vrin, 622 p., 48 €).

## Quand les philosophes écoutaient les dieux

L'érudition, souvent, fait peur. A juste titre, somme toute. Multiplicité de références, développements pour spécialistes, bibliographies à perte de vue, querelles d'experts, kyrielles de notes... L'effroi gagne aisément ceux qui ne sont pas du métier, convaincus que ce n'est pas pour eux, qu'ils vont s'y perdre, mourir d'ennui ou d'hébétéude. Il arrive, malgré tout, qu'un peu de persévérance vaille la peine. Chemin faisant, le paysage change. Des contrées nouvelles se dessinent. Et, au bout du compte, on ne regrette pas la longueur du voyage.

Deux ouvrages récents le confirment, malgré leur grande dissemblance. L'un regroupe, en un seul volume, trois tomes d'une œuvre monumentale parue il y a une soixantaine d'années. Cette coûteuse réédition rend accessible un classique devenu introuvable, souvent injustement méconnu, *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, du Père André-Jean Festugière. L'autre est un livre de poche, inédit, dû à une jeune chercheuse de haute qualité. Frédérique Ildefonse traduit et commente trois traités de Plutarque, Festugière étudie des textes de magie et d'occultisme

répandus dans l'Empire romain à peu près à la même époque.

Ce qui les rapproche ? Dévoiler une face méconnue de l'Antiquité. On y trouve des philosophes se préoccupant des oracles, attendant des dieux quelque révélation (au besoin pour résoudre une question de géométrie !), compilant des formules magiques, s'inquiétant des rituels efficaces, spéculant sur les démons. Autant de réalités embarrassantes, souvent mises à l'écart, difficiles à raccorder à l'imagerie officielle de théoriciens supposés tout à fait rationnels.

Voyez Plutarque, ce classique qui fut, pour des générations d'Européens, un éducateur incomparable par le biais de ses célèbres *Vies parallèles*. Il fut prêtre d'Apollon, à Delphes, toute la dernière partie de son existence, une trentaine d'années, sans doute de 96 à 125 de l'ère commune. Les trois traités ici rassemblés, remarquablement traduits et présentés, donnent une singulière image de sa représentation du monde. Les considérations sur les démons y voisinent avec des remarques sur le rôle des forces telluriques dans l'existence des oracles.

Le plus poignant, à l'évidence, est sa conscience qu'un silence nouveau s'abat sur les dieux anciens. Ce n'est pas sans raison que le bref épisode où est annoncée « la mort du Grand Pan » est devenu mémorable et fut souvent commenté. Plutarque transmet l'étonnement, comme silencieux et nocturne, d'un monde soudain dépourvu d'enchantement, toujours semblable à lui-même et,

### CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

malgré tout, désormais, tout autre. La mort des dieux était prévisible. L'apprendre demeure terrible.

Festugière décrit magistralement un phénomène connexe : le retour de la magie, des croyances occultes et des pratiques secrètes chez les philosophes des premiers siècles de notre ère. On voit en effet se déliter le rationalisme des Grecs classiques. L'attention se porte vers les « barbares », prêtres égyptiens, mages de Chaldée, sages nus de l'Inde,

druides des contrées brumeuses. Ils sont à mesure parés de toutes les vertus, deviennent détenteurs de tous les savoirs, et de tous les pouvoirs. L'hellénisme vieillissant se dévalorise lui-même, cherche la vérité dans des révélations lointaines, des initiations transmises, croit-on, depuis la nuit des temps.

Plonger dans cette somme impressionnante, souvent à peine dépassée, c'est découvrir des figures exotiques et des auteurs méconnus, suivre la longue genèse de la « religion cosmique » au fil de toute l'Antiquité. Mais pas seulement. C'est aussi en finir avec une conception lacunaire et figée de l'histoire de la pensée. Il fut souvent enseigné qu'entre Platon-Aristote, d'une part, et Descartes-Spinoza, d'autre part, n'existait presque rien. Exagération ? A peine. Ces siècles sont souvent cavalièrement réduits à n'être que marécages obscurs et zones désertiques, d'où n'émergent au mieux que quelques rares silhouettes.

Du coup, il est utile de s'aventurer parmi ces hordes de philosophes impurs, à la fois

logiciens et mystiques, rationalistes et magiciens, mêlant mathématiques et démons, démonstrations et prières, invocations et arguments. Leur existence complique des schémas trop simples et des récits trop linéaires. Pour cet heureux trouble, il faut remercier les auteurs de travaux austères. « Les érudits, disait le Zarathoustra de Nietzsche, tricotent les chaussettes de l'esprit. » On n'oubliera pas pour autant que certains tricotent peu, courant pieds nus sur des chemins de traverse. ■

**DIALOGUES PYTHIQUES L'E de Delphes. Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers. La disparition des oracles de Plutarque.**

Traduit du grec, présenté et annoté par Frédérique Ildefonse GF n°1051, 496 p., 11,80 €.

**LA RÉVÉLATION D'HERMÈS TRISMÉGISTE** d'André-Jean Festugière.

Les Belles Lettres, 1 700 p., 150 € jusqu'au 31 décembre, 180 ensuite.

LE MERLE MOQUEUR  
librairie

Rencontres en Novembre  
Editions Gallimard

Stéphane AUDEGUY  
le 19 novembre à 17H00

Erri DE LUCCA  
le 23 novembre à 19h00

51, rue de Bagnole - 75020 - Tél. : 01 40 09 08 80

Persée  
éditions  
ÉCRIVAINS

Les Editions Persée  
recherchent de  
nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :  
Editions Persée  
38 rue de Bassano  
75008 Paris  
Tél. 01 47 23 52 88  
www.editions-persée.fr

## Plusieurs jurés de prix littéraires réagissent aux propositions de l'académicien Goncourt

# Pour ou contre la « réforme Pivot »

Commentant, dans sa chronique du *Journal du dimanche* (daté 12 novembre), le « Journal » de Jacques Brenner dans lequel cet ancien membre du jury Renaudot décrivait « la cuisine des prix » (« Le Monde des Livres » du 3 novembre), Bernard Pivot, de l'Académie Goncourt, proposait une réforme des jurys littéraires qui fait aujourd'hui grand bruit. Il préconise en effet « une mesure qui devrait être appliquée à l'avenir dans tous les grands prix : interdiction pour un salarié d'une maison d'édition d'accéder aux jurys, interdiction à un juré de devenir le salarié d'une maison d'édition ». Avant de conclure : « Ce serait la moindre des choses ; ce serait pourtant une révolution. »

Le débat est ouvert et l'avis du plus récent des jurés Goncourt est loin de faire l'unanimité parmi ses pairs.

Il y a tout d'abord les franchement critiques, à commencer par Alain Robbe-Grillet, membre du Médicis depuis sa création, en 1958, qui juge la réforme préconisée par Bernard Pivot « idéaliste, donc inopérante. »

Diane de Margerie, qui préside le jury du prix Femina, n'est, elle non plus, pas d'accord avec Bernard Pivot : « Dans notre jury, il y a des personnes qui appartiennent à des maisons d'édition [Chantal Thomas et Christine Jordis, salariées de Gallimard, Danièle Sallenave, salariée du Seuil], mais je me demande ce que l'on ferait sans elles, car ce sont elles qui lisent. » Sa cosecrue Christine Jordis le rejoint : « Je suis outrée par les accusations de Bernard Pivot. Salarié ne veut pas dire vendu. Il désigne des faux coupables. S'il y a des gens sous influence dans les jurys, ce ne sont pas les salariés, car ceux-ci sont moins fragiles économiquement. » Danièle Sallenave est, elle aussi, « profondément choquée par une telle proposition. Lorsque Laure Adler m'a demandé en janvier de devenir conseiller littéraire au Seuil, il n'a jamais été question de mon appartenance au jury du Femina. Je n'ai jamais fait l'objet de marchandage ».

Juré du Médicis, Denis Roche estime que « c'est tout le contraire qu'il faudrait faire. Les jurys ne devraient comprendre que des salariés de maisons d'édition. Cela clarifierait la situation, en sachant que vous n'empêchez jamais les lobbies de fonctionner. Il ne faut pas être complètement naïf : les prix représentent du pouvoir et de l'argent. L'important, c'est qu'un

jury littéraire ne soit pas sous l'emprise d'une seule maison d'édition ».

Pour sa part, Christine de Rivoyre (Médicis) affirme « ne pas comprendre le point de vue de Bernard Pivot. Que les jurés aiment lire et aiment les livres, c'est le seul point qui compte à mes yeux. J'ai toujours voté pour les livres qui me plaisaient. Vous imaginez la honte et l'horreur si les jurés devaient attendre sous le manteau l'obole d'un éditeur. » Un point de vue partagé par Dominique Fernandez (Médicis), qui juge « désagréable l'amalgame qui est fait ». « Tous les écrivains devenus jurés, dit-il, sont liés à des maisons d'édition. Ce qui compte, c'est leur capacité intellectuelle, leur passion pour les livres. » Estimant que « les jurys ne devraient comprendre que des romanciers et pas des critiques littéraires », il reconnaît avoir « fait des erreurs de jugement. On peut aimer un mauvais livre comme on peut passer à côté d'un bon livre ».

### « Rente de situation »

Certains jurés sont plus nuancés à l'évocation des propositions de Bernard Pivot. Ainsi Louis Gardel (Renaudot), qui propose que « l'on filme les débats des jurys ». « Je n'ai pas l'impression, dit-il, que les magouilles passent par nous. Lorsqu'on est salarié, on est plus tranquille que d'autres. Cela évite de transformer la fonction de juré en rente de situation. » Cela dit, ajoute-t-il, « si l'établissement de règles trop strictes empêchait par exemple l'arrivée au prix Renaudot d'un auteur irréprochable comme J.M.G. Le Clézio, cela serait un immense gâchis ».

Benoîte Groult (Femina) pointe « les contradictions de la situation ». « D'un côté, je suis tout à fait d'accord avec la proposition de Bernard Pivot, de l'autre, dans le cas du Femina, cela nous priverait des plus honnêtes et des plus travailleuses de nos jurées. » Franz-Olivier Giesbert (Renaudot) se dit « favorable à un changement des règles du jeu », mais constate qu'« aucun système n'est parfait ». « Actuellement, note-t-il, il existe deux catégories de jurés, ceux qui sont liés à des maisons d'édition et les autres. L'important est de distinguer de nouveaux talents. Un prix, c'est un conseil donné au lecteur ; pour un auteur, c'est la chance d'être lu par un plus large public. »

Et puis il y a les partisans déclarés de la « Réforme Pivot ». Présidente de l'Académie

Goncourt, Edmonde Charles-Roux pense qu'« on ne peut pas être juré et membre d'un comité de lecture ». « Pour autant, dit-elle, je n'accepte pas qu'on jette aux chiens la réputation des jurés. Les éditeurs ne téléphonent pas et je n'ai jamais reçu la moindre recommandation. C'est irréaliste de penser que l'on puisse avoir des jurés sans lien avec les maisons d'édition. On ne peut pas interdire aux gens de gagner leur vie. »

Autre académicien Goncourt, François Nourissier approuve également les propositions de Pivot, ajoutant qu'« on connaît tous les inconvénients du système actuel ». « J'ai été en même temps juré et salarié de Grasset, mais le jour où j'ai été élu président, en 1996, j'ai immédiatement démissionné de chez Grasset. Il y a un réflexe d'élégance et d'honnêteté à avoir. Je n'ai jamais conservé d'à-valoir sur des livres non remis. »

A en croire Françoise Chandernagor, le jury Goncourt ne serait pas concerné par les propositions de Bernard Pivot, dans la mesure où, dit-elle, « il n'y a pas de salariés de maisons d'édition ». En revanche, ajoute-t-elle, « si on écartait des jurys les personnes salariées, on ne traiterait qu'une partie du problème. Les abus proviennent aussi du versement de droits d'auteurs ou d'à-valoir pour des livres qui ne sont pas encore écrits ». Elle ajoute également qu'« un juré honnête fait face à une charge écrasante de travail qu'il réalise bénévolement et le plus souvent au détriment de sa propre création. Or les retraites des écrivains sont souvent proches du minima vieillesse ». Françoise Chandernagor suggère enfin « d'interdire de jury les critiques littéraires qui écrivent des romans, afin de corriger le caractère incestueux du système ».

Didier Decoin (Goncourt), enfin, estime que « Bernard Pivot a complètement raison, car on ne peut pas être juge et partie ». Il estime qu'« il y a suffisamment d'auteurs pour ne pas aller chercher des jurés parmi les directeurs de collection des maisons d'édition. Depuis que je suis entré au Goncourt, je change de maison d'édition à chaque livre. Même avec une laisse très souple, je me sentirais mal à l'aise. Plus un jury sera transparent, plus il sera irréprochable, plus ses choix seront validés. C'est lors du renouvellement des jurés qu'il faut être d'une grande vigilance ».

ALAIN BEUVE-MÉRY

## Une manifestation destinée à favoriser le rapprochement entre les deux rives de la Méditerranée

# La liberté en question aux Rencontres Averroès

Quelles se tiennent au Théâtre de la Criée ou, comme cette année, et pour la première fois, au Parc Chanot, qui offre un plus vaste espace (1 200 places), le succès des rencontres Averroès de Marseille ne se dément pas.

Conçue en 1994 par le sociologue Thierry Fabre, directeur de *La Pensée de midi* et produite par l'Espace culture de Marseille, cette manifestation s'est fixé comme objectif de « favoriser la connaissance et le rapprochement entre les deux rives de la Méditerranée ». Et ce à travers des films (tel, cette année, l'émouvant *Printemps de Beyrouth* du Libanais Robert Eid), des concerts, des pièces de théâtre et surtout des tables rondes. Pour la 13<sup>e</sup> édition (les 10 et 11 novembre), ces Rencontres avaient pour thème « Liberté, libertés, entre Europe et Méditerranée ».

Comme il est de coutume, c'est en trois temps – passé, présent et avenir – que fut interrogée cette thématique que le 11-Septembre a profon-

dément bouleversée, ainsi que l'ont relevé nombre d'intervenants.

Lors de la première table ronde (intitulée « Les passeurs de liberté »), l'historien Henry Laurens, l'anthropologue Altan Gokalp et le politologue Mohamed Mouaquit, sont revenus sur le « choc » de l'expédition d'Égypte (1798), qui plaça « la société arabe dans une position de défi permanent, de tentatives de rattrapage, qui se poursuit aujourd'hui encore » (Henry Laurens). Dans cette « marche forcée » vers la modernité, qui se fit « contre le peuple » (Altan Gokalp), c'est moins la notion de liberté que celle d'égalité entre les communautés qui fut analysée, ainsi que celles d'efficacité et de survie.

Nettement plus polémique, le deuxième débat (« La liberté ou la peur ? ») se concentra principalement sur les rapports de la politique et de l'islam. Il opposa, d'une part, le Syrien Hassan Abbas, spécialiste des médias, et la Tunisienne Sana ben Achour, professeur de droit ; d'autre part, le politologue Fran-

çois Burgat et la sociologue espagnole Gema Martin-Munoz. Les premiers appelant à une dépolitisation de l'islam tandis que les seconds, au contraire, souhaitant l'ouverture d'un dialogue avec un islam modéré, qui ne parle pas « que de Coran mais de libertés ».

### Entre liberté et sécurité

La troisième table ronde (« Demain, la liberté ») permit d'aborder des thèmes aussi importants que le conflit israélo-palestinien (avec Rony Brauman), la situation au Liban, qui, selon le politologue libanais Joseph Bahout, « vit depuis vingt ans dans un grave déni de mémoire », le mouvement de réformes entrepris au Maroc, le droit d'ingérence, le péril du communautarisme... Tentant de dessiner des perspectives, tous se sont accordés sur la nécessité

de trouver un équilibre entre liberté et sécurité.

Autant de questionnements abordés dans le nouveau numéro de *La Pensée de midi* (1), qui, sur le thème de la liberté, propose, outre des contributions des principaux participants des Rencontres, des textes, notamment, de Najwa Barakat, Ghania Mouffok, Mohamed Kacimi, Youcef Seddik ainsi qu'un inédit d'Alaa El Eswany, auteur de *L'Immeuble Yacoubian*. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

(1) *Face aux libertés...* (n° 19, novembre, Actes Sud, 174 p., 15 €).

Signalons également la publication des interventions des dernières Rencontres Averroès, *De la richesse et de la pauvreté entre Europe et Méditerranée* (éd. Parenthèses, 152 p., 12 €).

## LE CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

### LITTÉRATURES

**Présent ?**, de Jeanne Benameur (Denoël).  
**La Société des jeunes pianistes**, de Ketil Bjørnstad (JC Lattès).  
**Correspondance**, de Paul Celan et Ilana Shmueli (Seuil).  
**Comment devenir un génie ?**, de Malcolm de Chazal (éd. Philippe Rey).  
**Retour au pays bien-aimé**, de Karel Schoeman (Phébus).  
**La Mer de la tranquillité**, de Sylvain Trudel (Les Allusifs).  
**Une histoire familiale de la peur**, d'Agata Tuszynka (Grasset).

### ESSAIS

**Triksta**, de Nik Cohn (éd. de L'Olivier).  
**La Société des victimes**, de Guillaume Erner (La Découverte).  
**La Société du mépris**, d'Axel Honneth (La Découverte).  
**Comment on devient sorcier**, de Robert-Houdin (Omnibus).  
**Le Palais de cristal**, de Peter Sloterdijk (éd. Maren Sell).  
**Au pas de l'oiseau**, d'Antonio Tabucchi (Seuil).  
**L'histoire est mon combat**, entretiens avec Pierre Vidal-Naquet (Albin Michel).

## L'ÉDITION

**PRIX.** Le prix Wepler-Fondation La Poste a été remis à Pavel Hak pour *Trans* (Seuil). Le prix du Quai-des-Orfèvres a été attribué à Frédérique Molay pour son roman *La 7 femme*, qui sera publié chez Fayard. Le prix du Style a été donné à Emmanuel Venet pour *Ferdrière, psychiatre d'Antonin Artaud* (Ed. Verdier). Le prix du meilleur livre étranger récompense *Histoire de l'amour*, de Nicole Krauss (Gallimard). Vladimir Fédorovski a reçu le prix André-Castelot pour *Le Roman de l'Orient-Express* (Le Rocher)

Jean-François Colosimo a été nommé directeur général des éditions du CNRS. Jusqu'en septembre il était directeur littéraire des éditions de la Table ronde. Il enseigne aussi de la théologie byzantine à l'Institut Saint-Serge de Paris, tient une chronique au *Monde des religions* et est auteur de plusieurs ouvrages.

La Société des gens de Lettres de France (SGDL) a décidé d'« intervenir conjointement » dans la procédure engagée le 6 juin par le groupe La Martinière contre Google. Le Syndicat national de l'édition s'y était associé le 25 octobre. La SGDL précise qu'elle intervient « au nom du droit moral » des auteurs et indique

que son dossier sera instruit séparément de l'action engagée par La Martinière.

La collection « Découvertes » des éditions Gallimard fête ses 20 ans en novembre, avec la parution de son 500<sup>e</sup> numéro, *Art brut, l'instinct créateur*, du critique d'art Laurent Danchin, plus cinq autres titres. En vingt ans, près de 15 millions d'exemplaires de la collection se sont vendus en France et plus de 10 millions à l'étranger. A l'occasion de cet anniversaire, les libraires offriront le premier numéro, *A la recherche de l'Égypte oubliée*, à tout acheteur d'un exemplaire de la collection.

Edition indépendante. Plus de 340 personnes liées aux métiers du livre (éditeurs, libraires, auteurs, etc.) ont participé aux premières « assises de l'édition indépendante », les 10 et 11 novembre, à Bordeaux. « L'idée était de dresser un état des lieux, au moment où le contexte économique se tend », explique Patrick Volpilhac, directeur de l'agence d'aide à l'écrit du conseil régional d'Aquitaine (Arpel). Au cours de la rencontre, une enquête de la Fédération interrégionale du livre et de la lecture a évalué à 4 millions d'euros environ l'aide versée au titre de l'édition par les 15 régions traitées. Cela va de 55 000 euros en Bourgogne à plus de 900 000 euros pour la Bretagne.

## AGENDA

DU 14 AU 25 NOVEMBRE : « Belles Etrangères » consacrées à la Nouvelle-Zélande. 12 écrivains sont invités pour cette 19<sup>e</sup> édition : Jenny Bornholdt, Geoff Cush, Alan Duff, Sia Figiel, James George, Dylan Horrocks, Fiona Kidman, Elizabeth Knox, Owen Marshall, Vincent O'Sullivan, Chad Taylor et Albert Wendt.

Malheureusement, ni le grand romancier Maurice Gee (*In My Father's Den*), ni le poète Bill Manhire ne seront présents. Pour se familiariser avec cette littérature des antipodes, rien de tel que l'anthologie publiée pour l'occasion par Sabine Wespieser (256 p., 20 €.) avec une préface de Pierre Furlan et un très utile DVD. Programme : www.belles-etrangeres.culture.fr

LES 16-17 et 20 NOVEMBRE. LEVINAS. A Paris, colloque « Emmanuel Levinas et les arts », à la Sorbonne, organisé par Danielle Cohen-Levinas et Georges Molinier (salle Louis Liard de 9 h 30 à 17 h 30). Le 20, colloque « Levinas et l'incondition d'étranger », organisé par Catherine Chalier (Centre Pompidou, petite salle, à 14 heures).

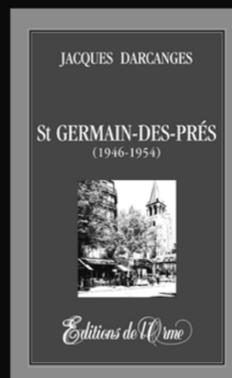
LES 17 et 18 NOVEMBRE. CULTURE. A Royaumont, journées d'études à l'abbaye de Royaumont (95270 Asnières-sur-Oise) sur le thème : « Pontigny, Royaumont, Cerisy, au miroir du genre ». Rens. : 01-30-35-59-88.

LE 21 NOVEMBRE. LUMIÈRES. A Paris, débat sur l'actualité des Lumières avec Régis Debray, Sophie Wahnich et Philippe Corcuff (Maison de l'Amérique latine, 217, bd Saint-Germain 75007, 21 heures).

LES 21 et 22 NOVEMBRE. MAUVIGNIER. A Toulouse, lecture-rencontre avec Laurent Mauvignier à la librairie Ombres blanches le 21 à 17 h 30, à Supaero le 22 à 20 h 30.

LE 28 NOVEMBRE. OSSOLA. A Paris, à l'université Paris-7-Diderot, première conférence Roland Barthes, de Carlo Ossola : « Seule, la main qui efface... » « Ce qui autorise l'écriture au XX<sup>e</sup> siècle », à 18 heures (Jussieu, amph.24, rens. : 01-44-27-63-71).

## VIENT DE PARAÎTRE



Un feu d'artifice de souvenirs !... nous rencontrerons Cocteau, Sartre, Gréco, Vian, Ferré, Luter et le Jazz des "caves" de cette époque fabuleuse.

Éditions de l'Orme

ISBN 2-913543-09-X Prix TTC : 20 €

DISTRIBUTION LITTÉRAL - ZI du Bois Imbert 85280 LA FERRIÈRE - Tél. : 02 51 98 33 34 Fax : 02 51 98 42 11 - contact@litteral-diffusion.com - www.litteral-diffusion.com

**La librairie**  
**LES CAHIERS DE COLETTE**  
23-25, rue Rambuteau, Paris 4<sup>ème</sup> - Tél. 01 42 72 95 06  
recevra

**CHRISTOPHE HEIN**  
le vendredi 17 novembre  
à partir de 18h.  
à l'occasion  
de la parution de  
**Prise de territoire**  
(Ed. Métailié)

**YVES RAVEY**  
le samedi 18 novembre  
à partir de 17h30  
à l'occasion  
de la parution de  
**L'Épave**  
(Ed. de Minuit)

# Erik Orsenna

## « J'ai du mal avec le tragique »

« Il faut mariner, être obsessionnel », explique Erik Orsenna, qui, après avoir publié « Salut au Grand Sud », écrit en collaboration avec Isabelle Autissier, travaille à un gros roman



Paris, novembre 2006. DENIS DAILLEUX POUR « LE MONDE »

**V**oilà un nomade qui, selon sa jolie expression, « marine à terre ». Dans sa maison claire, le temps semble immobile, seules les piles de livres s'élèvent lentement dans les coins. Il y a des photos de voiliers au mur, des maquettes de voiliers sur les étagères. *L'Hermione*, dont il suit la reconstruction à Rochefort, le *Kurun* de Toumelin... Sur cette photo couleur face à la porte d'entrée, l'hôte du lieu est en rappel, casquette rouge et moustache bientôt blanche. Il a lu tous les tours du monde possibles « depuis l'âge de 8 ans » et brûlé d'en faire autant. Il a écrit, en bon académicien, sur la grammaire et le subjonctif, mais ses derniers titres regardent vers le large : *Portrait du Gulf Stream*, *Voyage au pays du coton*, *Salut au Grand Sud*, écrit après un périple antarctique avec Isabelle Autissier (1). Quand il parle des grands explorateurs qui l'ont fait rêver, cet enthousiaste lâche des « oh là là, total respect ». Et sa voix chaleureuse, un peu nasale, se hache de petites onomatopées flûtées.

### L'écriture, c'est lié au voyage ?

Là, je suis auto-assigné à résidence, parce que j'essaie de travailler à un gros roman. Les grands voyages, ce n'est pas bon pour l'écriture romanesque, parce qu'il y a un petit côté régulier, un petit côté rond-de-cuir, « mijotage ». Il faut mariner, être obsessionnel... A bord d'*Ada*, dès que j'avais fini le quart, je dormais trois heures, et il restait trois heures de « vacances » que je passais à lire et écrire sur ma couchette. C'est la notion du temps que j'ai maintenant. Je n'ai plus d'obligations administratives, je suis en disponibilité du Conseil d'Etat. Le cœur du temps, pour moi, c'est le sommeil, un sommeil extrêmement morcelé. Je dors cinq heures pendant la nuit, et je fais trois ou quatre siestes par jour.

### C'est une vie de marin.

Oui, je fais des quarts. J'ai des nuits tout le temps. Ce matin, je me suis levé tôt, à cinq heures, j'ai écrit jusqu'à huit heures. Petite fatigue, j'ai dormi, un quart d'heure, toc, reparti. Comme je n'ai pas d'autre activité que rencontrer des gens, faire des livres, j'ai beaucoup de temps. C'est un luxe et une liberté énormes. En plus, il n'y a pas d'obligation de finir vite. Là c'était un récit de voyage, il n'y avait pas besoin de traîner. Le coton c'est deux ans ; le roman, je prends des notes depuis cinq ans. *L'Exposition coloniale*, j'ai mis huit ans, j'ai tout réécrit en un an parce que ça n'allait pas.

En travaillant sur le *Gulf Stream*, j'ai découvert la multiplicité des horloges. Il y a un nombre presque infini d'horloges. Il y a des cycles de 28 000 ans et de 1 200 ans, il y a des marées de six heures, des marées de trois heures. En nous, c'est comme ça : parfois on met sur trois heures, parfois on met sur huit ans... Comme si on avait, toc, toc, différentes horloges dans la tête. J'adore être très rapide, puis avoir des moments de lenteur... En Afrique, j'arrête, c'est un autre temps, ça permet de capter d'autres choses.

**Est-ce qu'on reste réceptif aujourd'hui à ces horloges ? Au temps des grandes aventures polaires, quand Nansen partait vers le pôle en 1893, il ne savait pas si c'était pour un an ou cinq ans...**

La perte de cette sensualité du temps, de cette humilité du temps qui décide, c'est comme si on avait perdu le grain même du temps. Regardez les grandes dérives du début du siècle dernier, Shackleton en mer de Weddel, Nordenskjöld forcé à hiverner en Antarctique : ils restent là, ils attendent, le bateau ne vient pas, et ils continuent à travailler ! Le taux de conscience du temps en soi,

c'est la même chose que le taux de conscience de sa mortalité en soi, et comme le taux de l'ennui en soi : toutes ces variantes sont liées au temps. Quand ce taux devient trop faible, on devient fou. Trop rapide, se sentant immortel et ne voulant jamais s'ennuyer, on devient fou.

### Dans son *Kerguelen*, Isabelle Autissier écrit sur les horloges.

Oui, c'est magnifique. Je travaille aussi dessus dans le roman que je prépare, sur les navigateurs portugais du XV<sup>e</sup> siècle. Je prends des cours de navigation à l'ancienne, d'astrolabe, de bâton de Jacob... On s'aperçoit vraiment que l'espace et le temps, c'est pareil : si on n'a pas d'horloge, on n'a pas la longitude. On ne sait pas où on est, on ne sait pas comment revenir. C'est fascinant que ce soit le temps qui donne l'espace. Depuis le livre sur le *Gulf Stream*, j'en discute avec des scientifiques de l'Académie des sciences. J'essaie de comprendre comme un autodidacte sur le tard, me forger un brin de culture scientifique.

Goethe dit, à plus de 80 ans, qu'il n'a jamais autant appris à lire. Pas dans les livres : il regarde la couleur, il regarde les plantes, la science. Et lire c'est ça. Quand je regarde l'océan, je sais comment ça marche. Au lieu d'être un truc bleu sur la carte, une page avec des signes incompréhensibles comme si je ne savais pas lire, brutalement, hop, ça parle. J'ai envie jusqu'au bout de mes forces de continuer à apprendre à lire.

### Dans *Salut au Grand Sud*, vous décrivez le plaisir de voir les montagnes d'Antarctique venir à votre rencontre. Vous vous définissez comme « un alpiniste assis ».

J'ai une maladie que j'ai essayé par tous les moyens de soigner : j'ai le vertige, un vertige terrifiant.

### Comment est-ce que ça se manifeste ?

Envie de me jeter. Je suis tout sauf suicidaire, mais, là, il y a une force qui m'attire, qui m'appelle vers le vide. Au-delà de cinq mètres, je ne peux pas. C'est terrible parce que c'est ce qu'il y a de plus beau, la montagne. En revanche, je n'ai pas peur en mer alors que souvent il y a 3 000 mètres en dessous. L'eau ne me fait pas peur, elle me calme. Tomber à l'eau... la mort de Tabarly, c'est celle que j'espère, je n'ai pas peur de me noyer.

### Votre vertige, vous l'associez à la peur et à la mort...

Je n'ai pas trop peur de la mort... j'ai plus peur de tomber que de mourir. C'est curieux. J'en ai parlé à mon frère, psychiatre, il ne sait pas. C'est sans appel.

### Comment avez-vous travaillé avec Isabelle Autissier ?

Isabelle, c'est un grand marin, mais c'est aussi un savant. Je me disais : si ça se passe mal, j'écrirai. J'ai écrit des dizaines de livres que d'autres ont signés, je suis nègre professionnel et ça ne me dérange pas du tout. Mais ce n'est absolument pas comme ça que ça s'est passé ! On a écrit autant l'un que l'autre, moi plus dans le bateau, elle plus tard. Dans la partie commune, je suis maintenant incapable de savoir qui a fait quoi. C'est « nous ». Je ne suis en rien le nègre d'Isabelle, ce qui est agaçant, parce qu'elle est incomparablement meilleur marin que moi, donc je pensais que j'avais une petite avance en écriture...

### Vos premiers voyages ?

En 1947, l'année de ma naissance, mon oncle est parti en Amérique latine. Les premiers voyages, c'étaient les siens. On l'accompagnait au Havre. Je faisais tout pour me cacher pour partir. J'ai un souvenir du « whou » au moment du départ... la sirène du bateau, c'est encore un bruit qui me bouleverse. J'en ai la chair de poule. J'ai des carnets écrits à 15 ans où j'avais mon plan : m'occuper de commer-

ce international, enseigner plutôt dans la fonction publique, écrire... une grande salsa où il y aurait eu du Saint-John Perse et du Malraux, avec beaucoup d'Albert Londres et du Tintin... plus des étrangères. **Il n'y a pas de mouvement linéaire, de l'Afrique vers l'Antarctique, du plein vers le vide ?**

Pas de lignes, des cercles. La réincarnation... ? je ne crois pas qu'il y aura un petit Orsenna qui deviendra je ne sais trop quoi. J'aime bien danser la salsa, ça me semble une bonne allégorie de la vie. J'ai du mal avec le tragique. Un professeur de français me disait : la grande supériorité de la civilisation française, c'est que les comédies sont des

comédies, voir Molière, les tragédies sont des tragédies, voir Racine ; en Angleterre il y a un vrai désordre, les deux sont mêlées, voir Shakespeare. J'avais la certitude que ce qu'il disait était une connerie. Plus j'avance en âge, plus je sais que c'est une connerie. Tout est indissolublement mêlé. Rire dans les cimetières, bien sûr que oui ; et on pleure aux mariages, bien sûr. Je suis sûr que la même machine dirige le rire et les pleurs, au fond. Il suffit d'un rien pour que, tchak, ça bouge. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLIE BUFFET

(1) Stock, 264 p., 19 €.



“La confirmation du talent de Delphine Coulin.”

Baptiste Liger, *Lire*

“Delphine Coulin capture impressions et sentiments dans leurs couleurs d'origine pour mieux les exposer, et les regarder vieillir à la lumière des saisons. Un processus à la fois doux et violent.”

Judith Steiner, *Les Inrockuptibles*

“Dernières nouvelles de la femme.”

Philippe Dufay, *Figaro Madame*

Grasset